

Les Dimanches de la femme : supplément de la "Mode du jour"

. Les Dimanches de la femme : supplément de la "Mode du jour".
1923-10-07.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

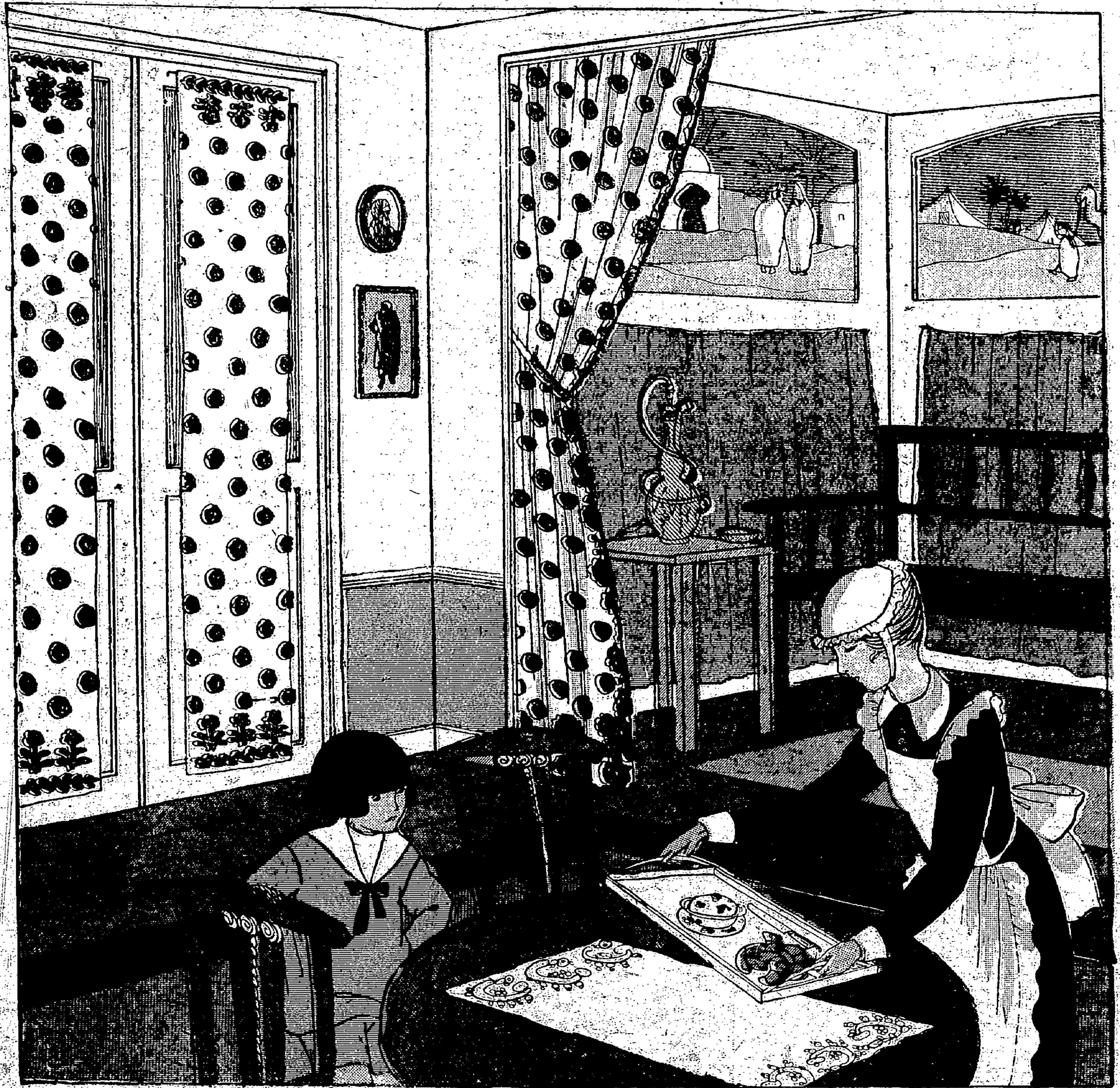
Les DIMANCHES

Supplément de
La Mode du Jour

de la femme

1032

DIRECTION-ADMINISTRATION : 3, rue de Rocroy, PARIS (X^e). Téléphone : Trudaine 01-95.



Ce numéro contient, en supplément,
L'APPEL A LA TERRE, roman inédit,
par JEAN DE KERLECCQ.

LA BRODERIE DANS L'AMEUBLEMENT

LES PORTES ENLEVÉES

(Description en page 3 par Corinne.)

L'ÉCLAIRAGE ÉLECTRIQUE DU SALON

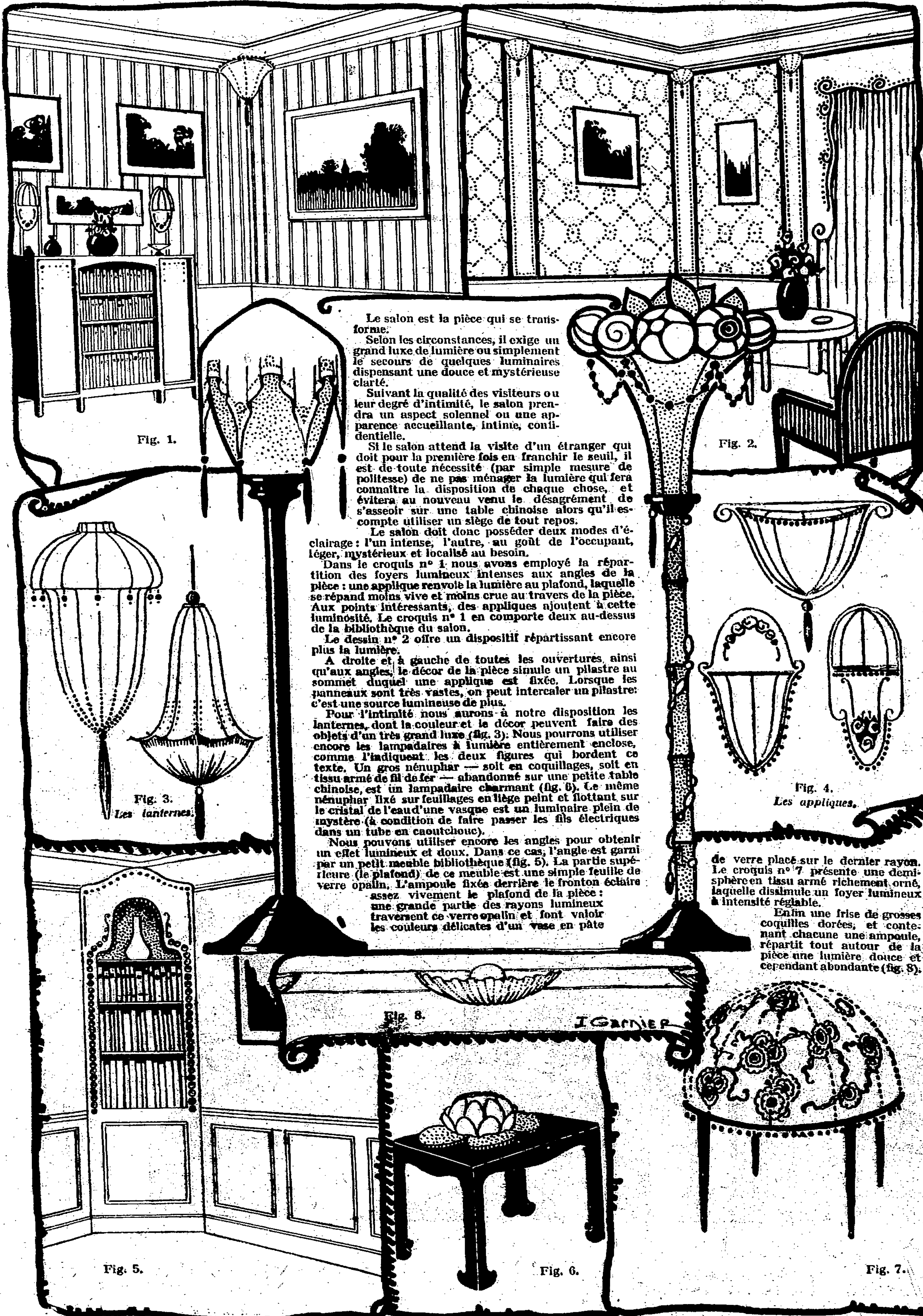


Fig. 1.

Fig. 2.

Fig. 3.
Les lanternes.Fig. 4.
Les appliques.

Fig. 5.

Fig. 6.

Fig. 7.

Le salon est la pièce qui se transforme.

Selon les circonstances, il exige un grand luxe de lumière ou simplement le secours de quelques luminaires dispensant une douce et mystérieuse clarté.

Suivant la qualité des visiteurs ou leur degré d'intimité, le salon prendra un aspect solennel ou une apparence accueillante, intime, confidentielle.

Si le salon attend la visite d'un étranger qui doit pour la première fois en franchir le seuil, il est de toute nécessité (par simple mesure de politesse) de ne pas ménager la lumière qui fera connaître la disposition de chaque chose, et évitera au nouveau venu le désagrément de s'asseoir sur une table chinoise alors qu'il escompte utiliser un siège de tout repos.

Le salon doit donc posséder deux modes d'éclairage : l'un intense, l'autre, au goût de l'occupant, léger, mystérieux et localisé au besoin.

Dans le croquis n° 1 nous avons employé la répartition des foyers lumineux intenses aux angles de la pièce : une applique renvoie la lumière au plafond, laquelle se répand moins vive et moins crue au travers de la pièce. Aux points intéressants, des appliques ajoutent à cette luminosité. Le croquis n° 1 en comporte deux au-dessus de la bibliothèque du salon.

Le dessin n° 2 offre un dispositif répartissant encore plus la lumière.

A droite et à gauche de toutes les ouvertures, ainsi qu'aux angles, le décor de la pièce simule un pilastre au sommet duquel une applique est fixée. Lorsque les panneaux sont très vastes, on peut intercaler un pilastre : c'est une source lumineuse de plus.

Pour l'intimité nous aurons à notre disposition les lanternes, dont la couleur et le décor peuvent faire des objets d'un très grand luxe (Fig. 3). Nous pourrions utiliser encore les lampadaires à lumière entièrement enclose, comme l'indiquent les deux figures qui bordent ce texte. Un gros nénuphar — soit en coquillages, soit en tissu armé de fil de fer — abandonné sur une petite table chinoise, est un lampadaire charmant (Fig. 6). Le même nénuphar fixé sur feuillages en liège peint et flottant sur le cristal de l'eau d'une vasque est un luminaire plein de mystère (à condition de faire passer les fils électriques dans un tube en caoutchouc).

Nous pouvons utiliser encore les angles pour obtenir un effet lumineux et doux. Dans ce cas, l'angle est garni par un petit meuble bibliothèque (Fig. 5). La partie supérieure (le plafond) de ce meuble est une simple feuille de verre opalin. L'ampoule fixée derrière le fronton éclaire assez vivement le plafond de la pièce : une grande partie des rayons lumineux traversent ce verre opalin et font valoir les couleurs délicates d'un vase en pâte

de verre placé sur le dernier rayon. Le croquis n° 7 présente une demi-sphère en tissu armé richement orné, laquelle dissimule un foyer lumineux à intensité réglable.

Enfin une frise de grosses coquilles dorées, et contenant chacune une ampoule, répartit tout autour de la pièce une lumière douce et cependant abondante (Fig. 8).

Fig. 8.

I. GARNIER

Les DIMANCHES de la femme

ABONNEMENTS

FRANCE... .. Un an. 15 fr. — Six mois. 8 fr.
ÉTRANGER... .. — 20 fr. — — 10 fr.

COMPTES CHÈQUES POSTAUX : 259-10

(Mentionner le titre du Journal sur le talon du chèque postal)

Les abonnements partent des 1^{er} et 15 de chaque mois.
Nos abonnées sont priées de renouveler leur abonnement un mois avant l'échéance, faute de quoi nous nous permettrons de faire percevoir, par la poste, le montant de l'abonnement majoré de 1 fr. pour frais de recouvrement.

DIRECTION, ADMINISTRATION, 3, rue de Rocroy, PARIS (X^e). TÉLÉPHONE : Trudaine 01-95.

Service des Ouvrages de Dames : 84, rue Lafayette, PARIS (IX^e). TÉLÉPHONE : Bergère 49-74.

Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris.

Le cœur féminin

LES SŒURS ENNEMIES

Les femmes ont beaucoup de défauts. C'est un fait acquis, bien qu'on ne soit pas encore parvenu à fixer lequel était le plus grave. Les uns penchent pour la coquetterie, les autres pour le bavardage ou la jalousie. Pour moi, je pense que le pire de leurs travers est de ne pas s'aimer entre elles.

Serait-il vrai que la gent féminine qui s'honore de tant d'amoureuses sublimes et de mères admirables, ne puisse fournir des amies fidèles et sincères?...

Si haut que l'on remonte dans l'histoire, on ne trouve pas le pendant des belles amitiés masculines dont se garde le souvenir ; et, dans toute la littérature, l'amitié n'a jamais été glorifiée que par des hommes.

C'est un trait de mœurs tellement établi que chaque fois qu'une diseuse de bonne aventure est consultée par une femme, elle lui annonce « une trahison de la part de sa meilleure amie ».

Pourtant, les femmes abusent de ce beau nom d'amie qu'elles décernent souvent à des personnes présentées et reçues sans presque se connaître ; M^{me} de Sévigné les appelait spirituellement des « amis par réverbération » ; de même que leurs tendres démonstrations sont parfois si purement de conventions mondaines que l'on a pu dire qu'elles s'embrassaient par habitude en s'abordant et par plaisir en se quittant. Certaines d'entre elles déclarent aussi, naïvement : « Aucune de mes amies n'a une amie fidèle... »

Quelle est donc la cause de ce « filet de vinaigre » qui existe toujours dans la tendresse féminine, selon Stendhal? Je crois que la raison essentielle en est dans l'exclusivisme de leur nature qui ne leur permet pas de consacrer à l'amitié en même temps qu'à l'amour. Celle-là leur paraît « fade » quand elles connaissent celui-ci, déclare La Rochefoucauld. Il est vrai que les belles affections expansives et confiantes des jeunes filles se modifient, lorsque le mariage de l'une ou de toutes les deux les a séparés en leur apportant de nouveaux sentiments. Il y a aussi un ferment de jalousie, une inquiétude toujours en éveil qui les pousse à une fièvre de comparaison perpétuelle : « L'homme est jaloux quand il aime ; la femme l'est alors même qu'elle n'aime pas, parce que tous les galants attirés vers d'autres sont autant d'adorateurs perdus pour elle ». (Kant).

C'est ainsi que M^{me} de Staël qui n'était pas belle en voulait à M^{me} Récamier de l'être tant, bien qu'elle n'eut pas la centième partie de son esprit.

Magdeleine Marx le déclare à propos : « Une femme devant une autre, deux ennemies qui se confrontent ».

Cette définition est un peu outrée, mais il faut convenir que deux femmes qui se croisent dans la rue, ou qui se rencontrent dans un salon ou au théâtre, ont une façon toute particulière de s'inspecter mutuellement, de détailler leur visage, leur toilette, leur allure, d'un œil connaisseur et sévère. Les hommes ignorent ce sentiment, mais doit-on leur en savoir gré? Ils subissent l'apaisante monotonie de l'uniforme : le complet veston, le smoking, le chapeau, réalisent la véritable égalité vestimentaire, et les dispensent de cette irritation envieuse dont une femme ne peut se défendre en apercevant une rivale mieux habillée qu'elle ou parée d'une séduction toute différente. La multiplicité de la mode entretient cette sourde hostilité, et c'est en même temps que le meilleur stimulant de la coquetterie, un ferment de jalousie qui empêche trop souvent entre elles la cordialité et la confiance.

Dans les *Lettres Parisiennes*, M^{me} de Girardin explique ainsi les mobiles secrets de cette manière d'être : « Les hommes se croient tous charmants, cela les préserve d'être envieux, ou du moins, cela fait qu'ils sont envieux d'une autre façon : ils se brouillent avec un ami quand il obtient un grand succès, sans doute, mais encore faut-il qu'il obtienne un succès. »

Les femmes ont plus le temps de s'observer ; elles s'aveuglent moins sur elles-mêmes. Cette appréhension, cet instinct d'une rivale à venir, les fait s'armer sans guerre, se parer sans fête,

et leur inspire cette coquetterie laborieuse qui n'est que de la modestie ».

On ne saurait défendre son sexe avec un à-propos plus indulgent.

Mais c'est déjà trop que d'avoir à le défendre. Nous voulons que l'amitié profonde et loyale, riche de confiance et d'abnégation, ne soit pas une vertu trop haute pour notre cœur. Et, si vraiment, jusqu'à ce jour, ce fleuron manquait à notre couronne sentimentale, souhaitons que ce soit la plus prochaine conquête du féminisme !

MARTINE.

Quel est votre prénom?

MATHILDE

Ne crains rien !

Étymologie. — Selon qu'on fait dériver Mathilde de Mathieu ou non, l'étymologie est différente ; venant de « Mathieu », c'est synonyme de « don à Dieu » ; une Mathilde serait donc celle qui se donne à Dieu ; mais on fait plutôt venir ce mot de l'allemand, et alors la signification diffère et correspond à peu près à : « puissante guerrière », ce qui n'est pas du tout la même chose.

Eurythmie. — C'est bien un peu dur, cette prononciation de « Mathilde » ; il y a une accentuation forcée et très forte sur ce « th » ; et par ailleurs, pourtant, il n'est pas déplaisant, ce prénom ; la syllabe première, « Ma », marque la possession, et c'est toujours bon, quand on appelle quelqu'un de commencer par cette idée, cette impression, cette détermination de possession ! Un mari qui appelle « Mathilde » a tout de suite cette impression qu'elle est bien à lui « Ma » ! Et puis, cette syllabe forte, « thi », donne un gage de puissance, et, de fait, les Mathilde sont, en général, de fortes et fort jolies filles. Et la finale « ilde » n'est pas déplaisante, est originale, curieuse et sonnante avec une espèce de saut puis de retombée qui a vraiment son charme. D'où j'en conclus que ce prénom peut et doit se donner.

Les Anglais disent Matilda, ou mieux encore : « Maud », et c'est mignon comme tout ce prénom « Maud », ne trouvez-vous pas? et c'est le meilleur diminutif de Mathilde.

On dit bien encore : Milde, Milda, Thilda, Thali, etc., mais à tout prendre, c'est encore Mathilde ou Maud qui sont les plus jolis !

Types. — On donne comme « sainte Mathilde » ou « Mahaut », la femme de Henri l'Oiseleur, roi de Germanie au X^e siècle. Et on célèbre la fête de cette sainte Mathilde le 14 mars. Mais il y en aurait une autre, qui vivait au XII^e siècle, dont on célèbre la fête le 6 juillet. Elle devint abbesse d'un monastère, à Dussen, en Bavière, et donna toutes les marques de la sainteté la plus parfaite. On raconte qu'elle se repentit amèrement et pleura à chaudes larmes pour une parole inutile qu'elle avait prononcée ! Si toutes les femmes en faisaient autant, leurs larmes formeraient bientôt une large rivière ; que dis-je?... un fleuve aux yeux puissants qui feraient monter la mer !

Les Mathilde célèbres ne manquent pas ; plusieurs reines d'Angleterre notamment ont porté ce prénom : l'une fut épouse de Guillaume le Conquérant ; la seconde, qui était fille de sainte Marguerite, et d'abord religieuse, devint, avec l'autorisation d'un Concile, l'épouse de Henri I^{er} (en l'an 1100). Enfin, une troisième Mathilde, d'abord impératrice d'Allemagne, épousa ensuite Plantagenet et devint reine d'Angleterre.

Signalons encore Mathilde, la « Grande Comtesse » qui donna ses États de Toscane au pape Grégoire VII.

Enfin, tout le monde a entendu nommer la princesse Mathilde, fille de Jérôme Bonaparte et grand mère du prince Victor-Napoléon. Faut-il le signaler encore, et dans un autre genre, « Mathilde » Serao?

CARACTÉRIOLOGIE

Intelligence. — Pas très vive, pas prompte, pas pétillante, mais je ne suis pas ennemie des intelligences lentes ; elles ressassent, elles cherchent à saisir, elles évitent l'étourderie, elles réfléchissent et il en résulte souvent un grand bon sens !

Volonté. — Il en est de la volonté des Mathilde comme de leur intellect ; rien de pressé, rien de spontané, rien de fougueux, rien de violent, mais une volonté passablement obstinée, qui ne s'émeut pas, qui suit son chemin, qui ne s'agite guère. Ceci n'empêche pas les Mathilde d'arriver à leur but !

Caractère. — Les Mathilde paraissent de douceur angélique ; étant assez apathiques, elles ne semblent pas avoir mauvais caractère, et, de fait, elles sont paisibles et jamais acerbés, jamais irritables, jamais révoltées, ni agressives. Mais il y a tout de même en elles une certaine indépendance de caractère, un peu d'exclusivisme, une tendance à ne pas se laisser facilement influencer, quoique ayant l'air candides et « acceptantes ».

Gaies? pas trop ! ni tristes, d'ailleurs ; souriant volontiers, mais ne riant jamais aux éclats !

Pas très timides, mais non plus d'une hardiesse invraisemblable. Et malgré cela, courageuses, remplissant leurs devoirs tout entiers et ne rebutant jamais devant la besogne à accomplir.

Assez coquettes et portant beau. Les Mathilde sont fort bien de leur personne et le savent !

Mais il y a quand même du terre à terre en elles, du réalisme, du positivisme. Les Mathilde ne sont pas à grandes envolées.

Ni félines, ni fusées, ni fourbes. Une bonne petite discrétion, une loyauté, une sincérité de même.

Sentimentalité. — Très aiguë, si je puis dire. Portées vers l'amour, vers la sensibilité vive et vers la grande sentimentalité, mais demeurent, en général, très sages, et finissent par un mariage très raisonnable et nanti de bonne progéniture.

ÉNIGMA.

La Broderie dans l'Ameublement

LES PORTES ENLEVÉES

(Broderie algérienne)

Pour donner plus d'espace à la pièce, les maîtres de la maison ont fait enlever la double porte vitrée et ses côtés latéraux à petits carreaux, qui séparaient le grand salon du petit. La baie, vide à présent, a été garnie de voiles algériens brodés en guise de rideaux.

Ces tentures, serviettes, etc... du Nord-Africain, sont presque toutes en grosse toile tissée par les Arabes elles-mêmes, et leur largeur ne varie guère. Elle est d'environ 0^m,40 à 0^m,45. Seulement on coud plusieurs de ces bandes l'une à l'autre afin d'obtenir plus de surface.

Leurs broderies sont extrêmement fraîches et gaies. L'ornement type est une roue exécutée au point de chaînette avec de la soie d'Alger de couleur ou du coton brillant lavable. Celles qui ornent les bandes de la porte vitrée, à gauche de notre dessin, sont *cerise* et leur centre forme une sorte de croix verte. En haut et en bas, une bordure de fleurs *cerise* à feuilles vertes exécutées également au point de chaînette, représente le thème de toutes les autres bordures, car ces deux petits rideaux sont parmi les plus simples.

Plus riches, et très caractéristiques aussi, les tentures de la baie du dessin sont couvertes de ces roues, dans le cœur de chacune desquelles est retenu, par les points mêmes, un petit morceau de miroir ; ces multiples facettes d'une tenture, scintillant au moindre rayon lumineux ajoutent beaucoup de vie à ces étoffes déjà si ensoleillées.

Il existe un autre genre type de décoration : c'est celui de la serviette posée sur la table ronde. Ces espèces de tiges recourbées, chargées de fleurettes et de grappes, sont brodées en ficelle d'or et cernées de soie gris-mauve. Les fruits, les fleurs, les feuilles brodés de soies multicolores, oranges, bleues, vertes, et les grappes d'or, sont également cernés de cette même soie. Les franges de la serviette sont faites en effilant la toile et en tordant par la suite, deux par deux, tous les brins.

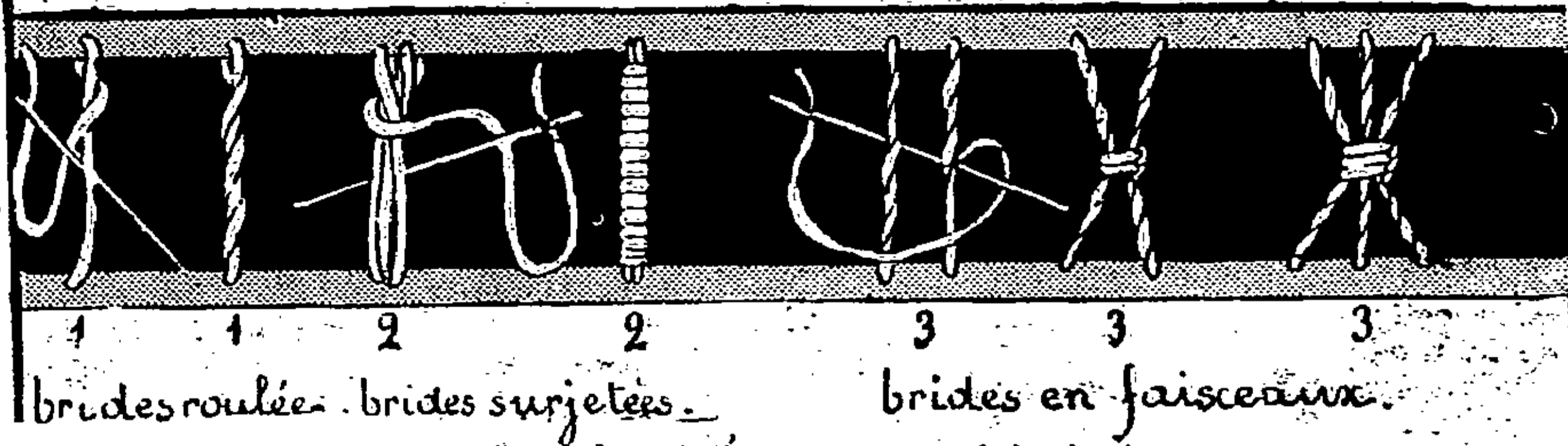
Les bordures de ces serviettes sont variables. Mais toujours elles s'inspirent de fleurs, d'arbres ou de maisons, que l'artiste a beaucoup stylisés, parce que la religion musulmane défend aux Arabes de reproduire des êtres animés.

Tous les ameublements ne s'accrochent pas d'un tel voisinage — mais les meubles en bois, peints et dorés, un narghileh, des tapis de la-bas, sont en parfaite harmonie avec ce décor exotique.

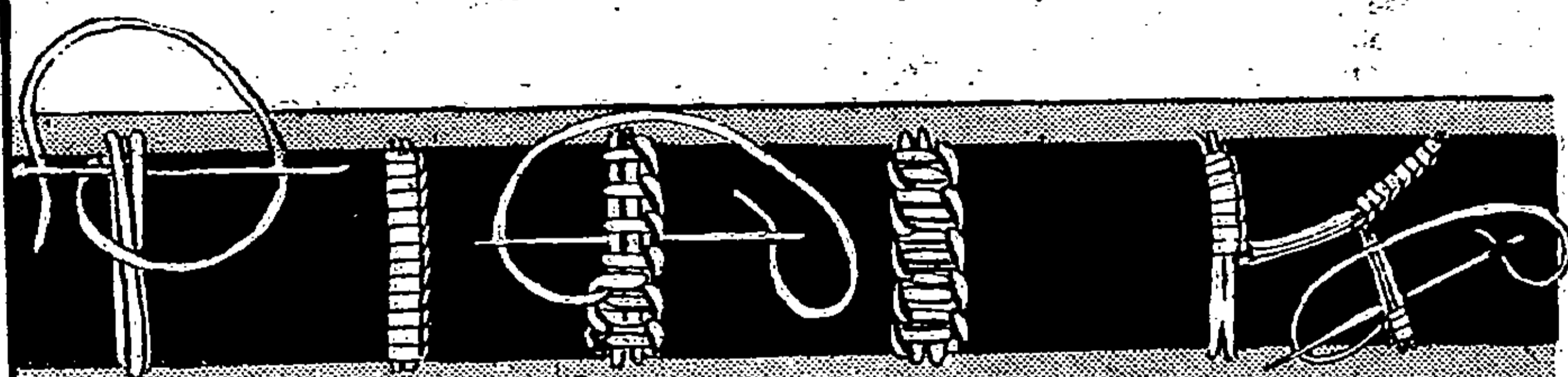
Et si un peintre de vos amis vous a rapporté de voyage, des tableaux du désert, avec son ciel bleu et son soleil implacable, vous croirez presque y être allée vous-même.

CORINNE.

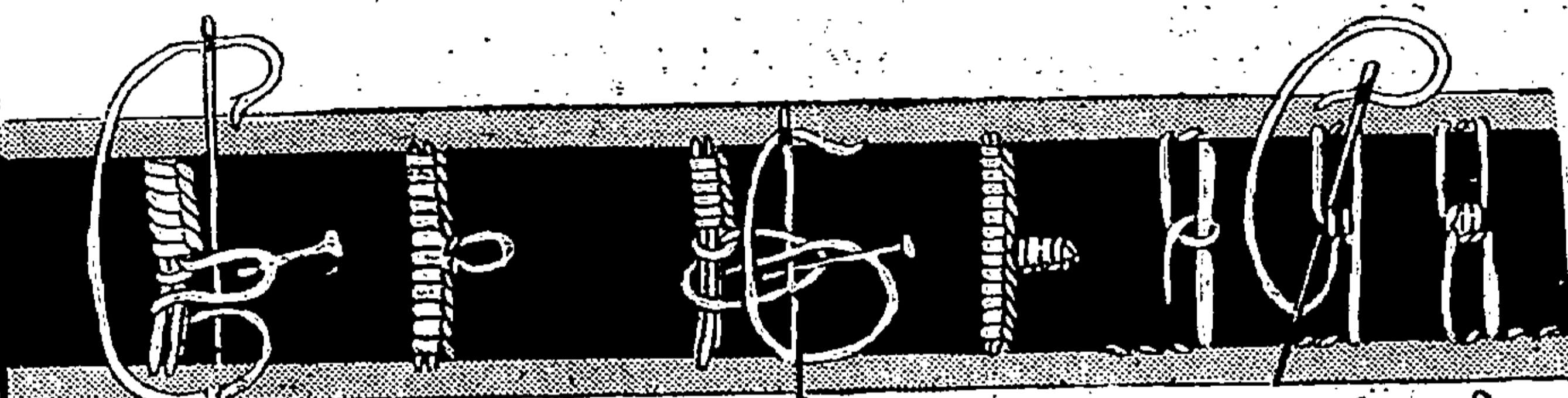
LES BRIDES



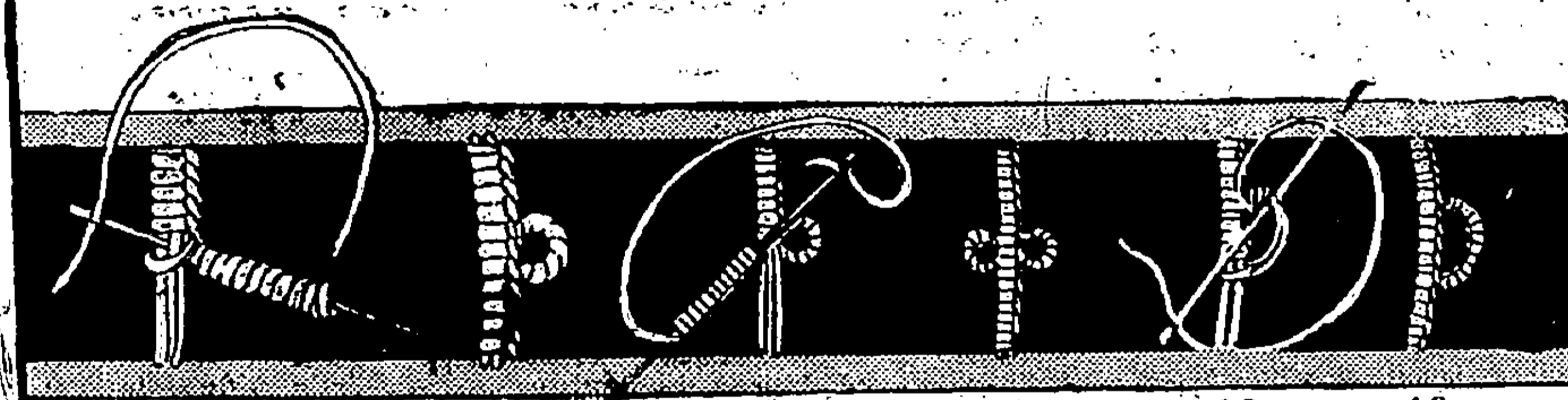
bridés roulés. bridés surjetés. bridés en faisceaux.



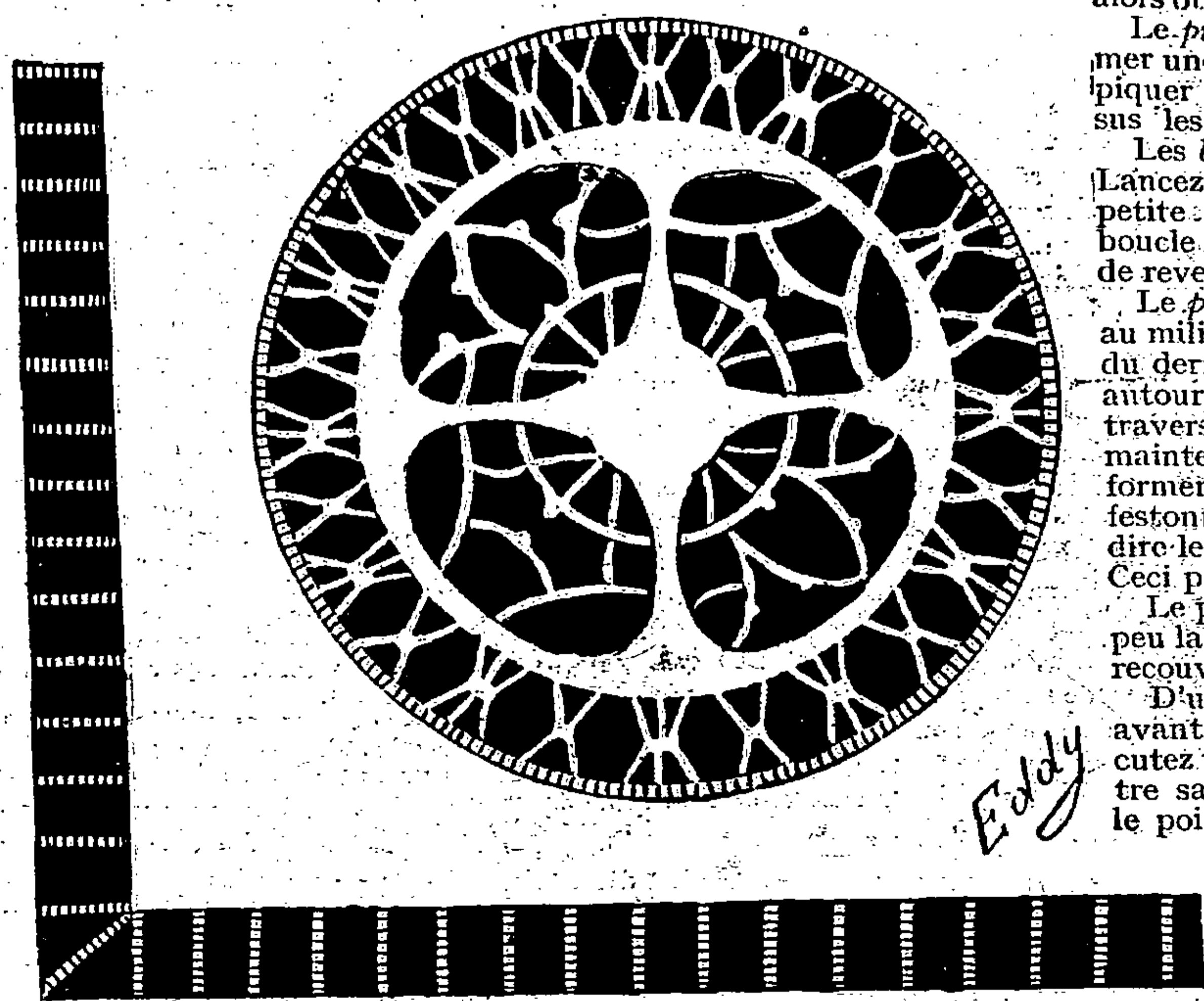
bridés festonnés. bridés festonnés doubles. bridés ramifiés.



picot épinglé. picot vénitien. bridés noués.



picot au point de poste. picot double. picot festonné.



Eddy

Les *bridés* sont des fils que l'on tend dans des espaces vides pour réunir les motifs entre eux. Ces fils sont recouverts de diverses manières suivant le genre de la broderie ou de la dentelle qu'ils accompagnent.

Les *bridés roulés* (fig. 1) peuvent se faire sur un seul fil et surjetés de quelques points seulement. Dans des travaux ordinaires, certaines dentelles à lacet, cela peut très bien suffire. On peut les faire au contraire sur trois fils lancés (fig. 2) et former une véritable baguette par les points très serrés les uns contre les autres, on les appelle alors *bridés surjetés*; c'est ainsi que vous les ferez dans le Venise Reticella, c'est aussi avec des *bridés surjetés* que vous rapporterez un ourlet dans des napperons ou des stores en jolie toile fine.

Dans l'un et l'autre cas vous fixez d'abord votre fil d'un côté; vous lancez un fil ou trois fils sur la bordure opposée et vous revenez avec des points plus ou moins serrés suivant la bride que vous voulez faire.

Les *bridés en faisceaux* (fig. 3). Lancez une première bride roulée ordinaire; commencez la seconde, interrompez-la au milieu pour prendre la première dans un double point de feston et finissez votre bride. Pour faire le *faisceau à trois*, lancez d'abord deux brides, et en faisant la troisième formez les points de feston qui saisissent les trois faisceaux. Vous pouvez faire trois ou quatre points de feston suivant l'importance des brides.

Les *bridés festonnés* (fig. 4). Lancez trois fils comme pour la bride surjetée et revenez sur ces trois fils par des points de feston très serrés et régulièrement posés les uns contre les autres.

Les *bridés festonnés doubles* (fig. 5). Sur deux fils lancés, faites dans un sens d'abord des points de feston assez espacés pour pouvoir, au retour, placer entre chacun d'eux un autre point de feston qui formera bordure du côté opposé. Ces brides sont épaisses et conviennent très bien pour faire des tiges de fleurs dans des motifs un peu importants, ou pour border entièrement un motif.

Les *bridés ramifiés* (fig. 6) forment à elles seules un très joli entre-deux que l'on peut varier en changeant la disposition des branches lancées. Ce genre de brides ramifiées est employé aussi lorsqu'on a à couvrir un fond un peu étendu et irrégulier de forme.

Dans le modèle que voici, vous commencez comme pour une bride ordinaire; interrompez le point de feston au milieu de la bride pour lancer les fils de la première branche ramifiée que vous interrompez elle-même pour faire la seconde branche. Alors seulement vous terminerez tous les points de feston.

Les *bridés à picots* (fig. 7). Les picots donnent tout de suite à un ouvrage un aspect beaucoup plus riche que s'il était fait avec des brides simples. Comme pour les brides ramifiées, vous couvrez la bride jusqu'à la moitié seulement; vous passez le fil, sans former le point de feston, dessous les fils tendus et vous arrêtez avec un épingle la bouclette de fil. Faites ensuite le point de feston, mais en passant l'aiguille comme vous le montre la figure 6 sous les deux fils de la bouclette avant de la passer sous le fil; comme pour le point ordinaire; serrez bien le

point et poursuivez le point de feston sur la bride. Vous pouvez alors ôter l'épingle.

Le *picot vénitien* (fig. 8), forme une petite pointe au lieu de former une bouclette. Formez le point de feston complet avant de piquer l'épingle; faites ensuite plusieurs points de feston par-dessus les trois fils maintenus par l'épingle.

Les *bridés noués* (fig. 9) sont très décoratives et très vite faites. Lancez un premier fil, ressortez votre aiguille à gauche à une petite distance et formez par-dessus le premier fil un point de boucle dans lequel vous ferez deux ou trois points de feston avant de revenir vous fixer sur le bord.

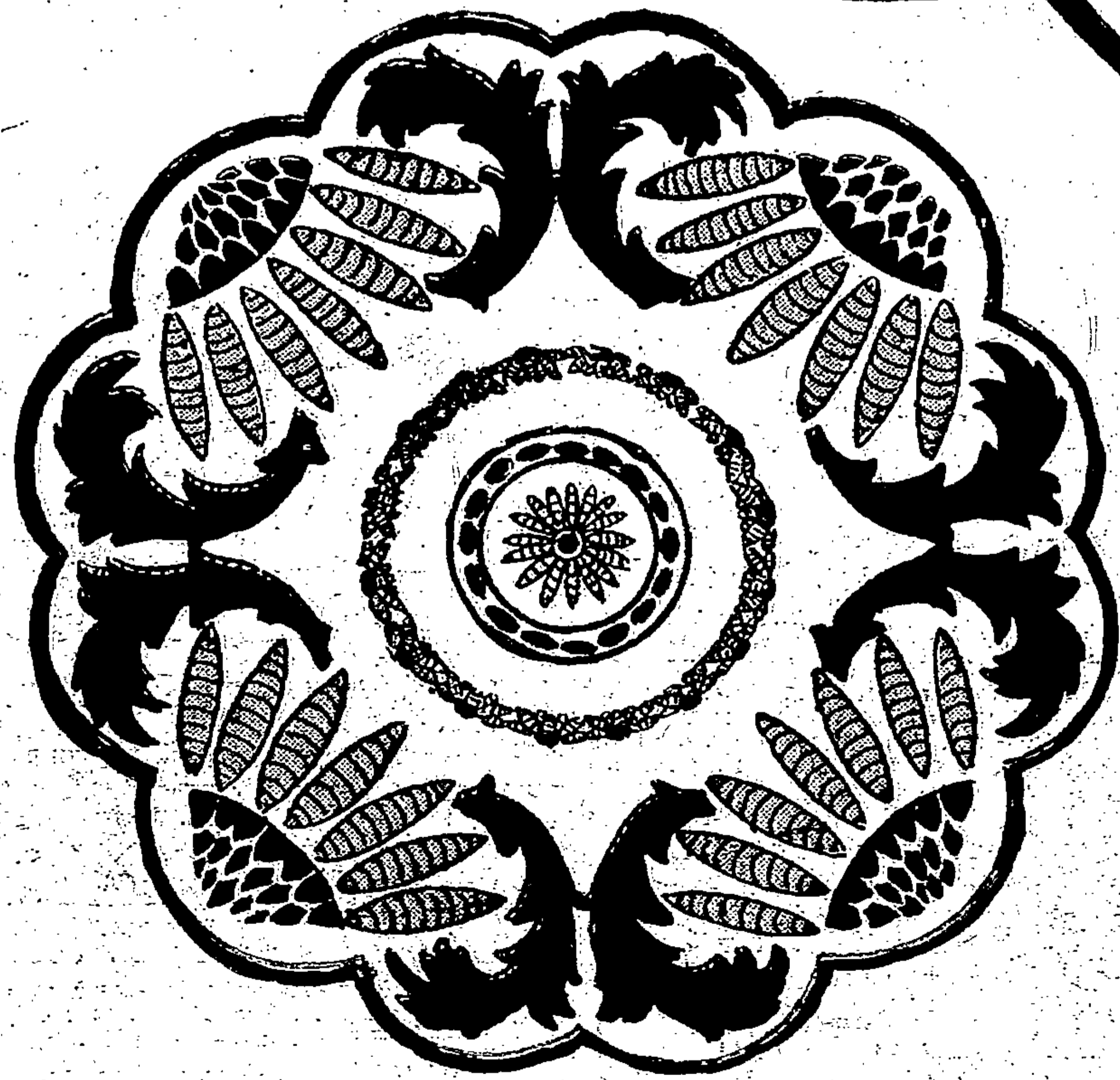
Le *picot au point de poste* (fig. 10). Lorsque vous êtes arrivée au milieu de la bride festonnée, piquez l'aiguille dans la boucle du dernier point de feston, puis enrôlez le fil une dizaine de fois autour de l'aiguille. Tirez avec précaution l'aiguille et le fil à travers les spirales de fil que vous avez ainsi formées, tout en maintenant l'extrémité entre le pouce et l'index gauches. Il se formera ainsi un petit anneau après lequel vous continuerez à festonner votre bride. Vous pouvez faire ce picot double, c'est-à-dire le recommencer du côté opposé avant de continuer la bride. Ceci peut se faire d'ailleurs avec tous les genres de picots.

Le *picot festonné* figure 12 est bien simple à faire. Dépassez un peu la moitié de la bride, puis lancez en arrière trois fils que vous recouvrez de points de feston avant de terminer la bride.

D'une façon générale, les brides dans la broderie doivent se faire avant la broderie elle-même. En passant le fil de trace vous exécutez toutes les brides, cela vous permet de passer de l'une à l'autre sans avoir à dissimuler les points qui seront recouverts par le point de feston de la broderie.

TANTE EDDY.

Fil de lin lustré M. F. A., en toutes grosseurs.
L'écheveau 0 fr. 80
En vente à notre Magasin d'Ouvrages de Dames, 84, rue Lafayette, Paris (IX^e).
Aucun envoi contre remboursement.



Les Tournesols

Un napperon original, à exécuter en broderie moldave avec du *coton perlé lustré M. F. A. n° 5*. Ce travail est aussi simple que rapide et peut se faire soit en couleurs, soit en gris ficelle assorti à la toile.

PRIX :

Le napperon (0^m,60 de diamètre) dessiné sur toile bise..... 5 fr. 50
 Coton perlé lustré M. F. A., n° 5, en toutes nuances.
 L'écheveau..... 0 fr. 80
 La boîte de douze écheveaux..... 9 fr. 50

Délai de livraison : 15 jours.

Aucun envoi contre remboursement.

Adresser commandes et mandats au *Magasin d'Ouvrages de Dames*, 84, rue Lafayette, Paris (IX^e).

OPTIMISTE...

Monologue pour jeune homme

(Il entre avec vivacité, sourit largement, se frotte les mains, sourit à nouveau, puis très gaiement). Hé oui ! je le suis... optimiste ! Optimiste par goût, par tempérament, optimiste par tendance, optimiste par principe. Optimiste !

Quelle belle chose que l'optimisme ! Cela colore la vie et donne à notre existence un agrément si vif !

Pessimiste ! Brr !... Le pessimiste est celui qui, dégustant un melon savoureux, s'aperçoit que la croûte est véreuse, ou qui, ayant épousé une jeune fille charmante, découvre le surlendemain, avec un désespoir sans borne, qu'elle connaît insuffisamment la langue anglaise ou qu'elle accommode mal le macaroni !

Optimiste ! Soyons optimistes, que diable ! C'est si facile... Tant de méthodes nous sont proposées !...

Vous connaissez le système du D^r Coué ? Quoi de plus simple pour triompher des soucis, il suffit de dire chaque matin en se levant : « Ça va mieux, ça va bien mieux. Ça va beaucoup mieux ! » Ça n'est pas malin, hein ? Essayez voir.

(Il invite les spectateurs à dire avec lui :) — Ça va mieux... Ça va bien mieux. Vous y êtes... Ça va beaucoup mieux. » Ça y est... Parfait... Ça va mieux... (En chœur.) Ça va beaucoup mieux...

Infaisible, la méthode est infaisible !... Quelques exemples pris au hasard... Vous apprenez soudain que votre belle-mère a changé de domicile et que cette excellente femme est allée vivre à Carpentras ou à Pont-à-Mousson.

Larmes, regrets amers, désespoir ! Tout à coup, domptant vos sanglots, vous vous écriez : « Mais ça va mieux ! Ça va bien mieux ! Ça va beaucoup mieux ! » Et soudain votre tourment s'apaise, votre douleur s'évanouit.

Autre exemple. Vous avez épousé une de ces femmes charmantes qui transforment l'existence d'un paisible citoyen en un enfer redoutable. Vous ne pouvez rentrer chez vous sans recevoir sur le crâne un torrent d'injures, sur le torse de vigoureux coups de balai et le contenu du seau de toilette à travers les jambes. Vous riez ? Mais ça existe. C'est rare. Mais ça existe...

Un beau matin, vous apprenez que cette angélique épouse a résolu de divorcer... Sanglots, fureur, colère !...

Tout à coup, calmant votre émoi, vous vous écriez d'un trait :

« Mais ça va mieux, ça va bien mieux ! Ça va beaucoup mieux ! »

Aussitôt l'univers respandit, la nature paraît en fête, toutes les femmes vous semblent jolies !

Vous êtes ravagé par un cruel souci. Bon. Vous allez au dancing. Tango, fox-trot, java... Au bout d'un quart d'heure : « Java, java mieux ».

L'optimisme ! voilà le salut. Soyez optimiste, monsieur, quittez cet air chagrin cette mine boudeuse. Optimiste ! Et vous, Madame, voyons... Optimiste !

Il faut avoir soin évidemment de compléter cette cure psychologique par un régime approprié ! Chaque matin vous dégustez un œuf, un œuf dur. Vous le coupez par le milieu. C'est le régime du « mi-œuf ». Et des sardines, beaucoup de sardines... Des sardines Amieux, bien entendu.

Je vous le répète : optimiste, il faut être optimiste. Il n'est pas de chagrin, d'ennui qui puisse résister à... (*changeant de ton*). Ah ! ça y est... Maudite molaire !... Ça y est ! j'ai encore mal aux dents (*reprenant*) : L'optimisme, remède souverain, l'opti... (*même jeu*) : Tou de même, quelle guigne ! Ah ! c'est terrible ! Maudite molaire !... (*Il a tiré son mouchoir et le laisse tomber*) Heureusement que l'optimisme. (*Il ramasse son mouchoir par terre*) Naturellement ! voilà un bouton de ma bretelle qui casse ! j'avais bien besoin de ça. Ah ! nom d'un pétard ! Quelle sale dent ! Et mon pantalon qui s'trotte ! (*Jeu de scène. Il se tamponne la joue tout en retenant son pantalon. Mimique*.)

Les femmes ne savent pas coudre les boutons ! Quand j'étais militaire... Ah ! que j'ai mal aux dents ! Avez-vous remarqué : c'est toujours quand on a mal aux dents que votre bretelle craque ! Il semble qu'une fatalité mauvaise vous poursuive...

J'avais justement un rendez-vous d'affaires avec le cousin Gontran... Oui... Il me doit 3 fr. 75 ! Et vous verrez qu'il ne me les rendra pas ! Aïe ! Aïe ! ma dent ! Il ne me les rendra pas ! Et l'autre bouton qui casse !...

Ah ! non ! non ! c'est trop de male chance ! Tout m'accable Dieu que j'ai mal aux dents ! Et Gontran qui me doit 3 fr. 75. Et mon pantalon !... (*Jeu de scène, ses mains passent de sa mâchoire à son pantalon*.)

Quoi ? Comment ?... L'optimisme... Oui, je sais bien. L'optimisme Mais je voudrais bien vous y voir. Non, non c'en est trop.

Je cours chez le dentiste... (*Il sort en courant*.)

COMTE DE GUÉRANDE.

VIENT DE PARAÎTRE :



Plus abondant, plus varié
plus attrayant que jamais.

En vente partout : 2 francs.

Envoi franco contre mandat-poste de 2 fr. 25 adressé à l'Administration des Dimanches de la Femme, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e).

Aucun envoi contre remboursement.

Notre Relieur "Les Dimanches de la Femme"

A la demande de nombreuses lectrices qui désirent conserver les numéros des Dimanches de la Femme, nous avons fait établir un relieur très pratique, dans lequel les journaux sont fixés sans être ni collés ni perforés.

Les fascicules ainsi reliés s'ouvrent complètement à plat : ils peuvent être enlevés et remis à volonté, sans déranger les fascicules voisins.

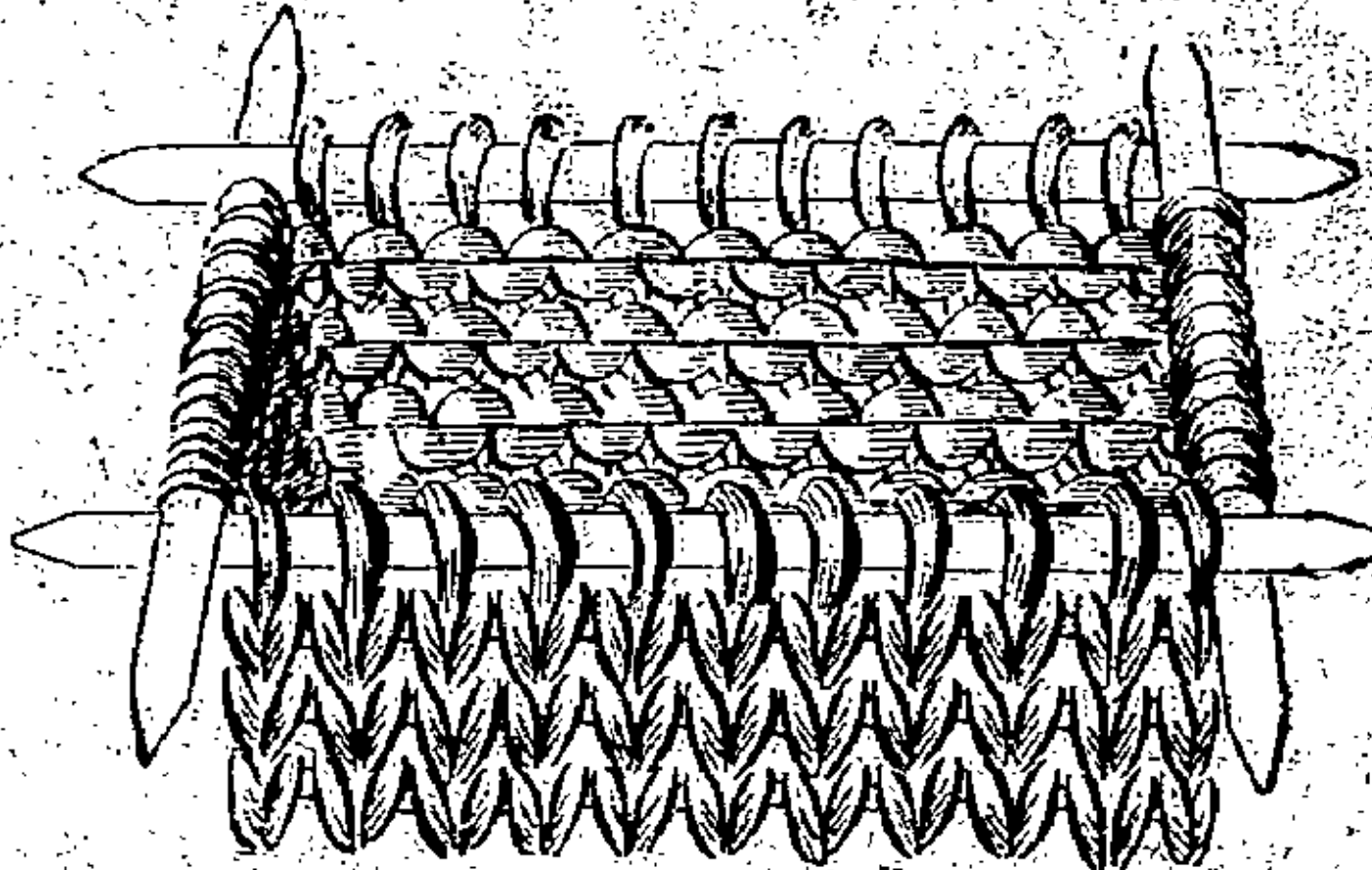
Prix : 7 fr. 50 (Joindre 1 fr. 50 pour frais d'envoi).

Adresser commandes et mandats à l'Administration des Dimanches de la Femme, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e).



UNE ÉCHARPE CHINÉE

Une écharpe de soie chinée noir et blanc en soie tricotée sur quatre aiguilles sera certainement la bienvenue de nos lectrices. On montera 50 mailles sur chaque aiguille, puis on travaillera toujours à



l'endroit un tube ayant de 1^m,50 à 1^m,75 de longueur. Fermer les mailles. Puis plier bien exactement le tube en deux dans le sens de la hauteur. Coudre les deux extrémités et terminer l'écharpe par une frange faite dans le bus et à même l'écharpe, à l'aide d'un crochet et avec des brins de soie blancs et noirs.

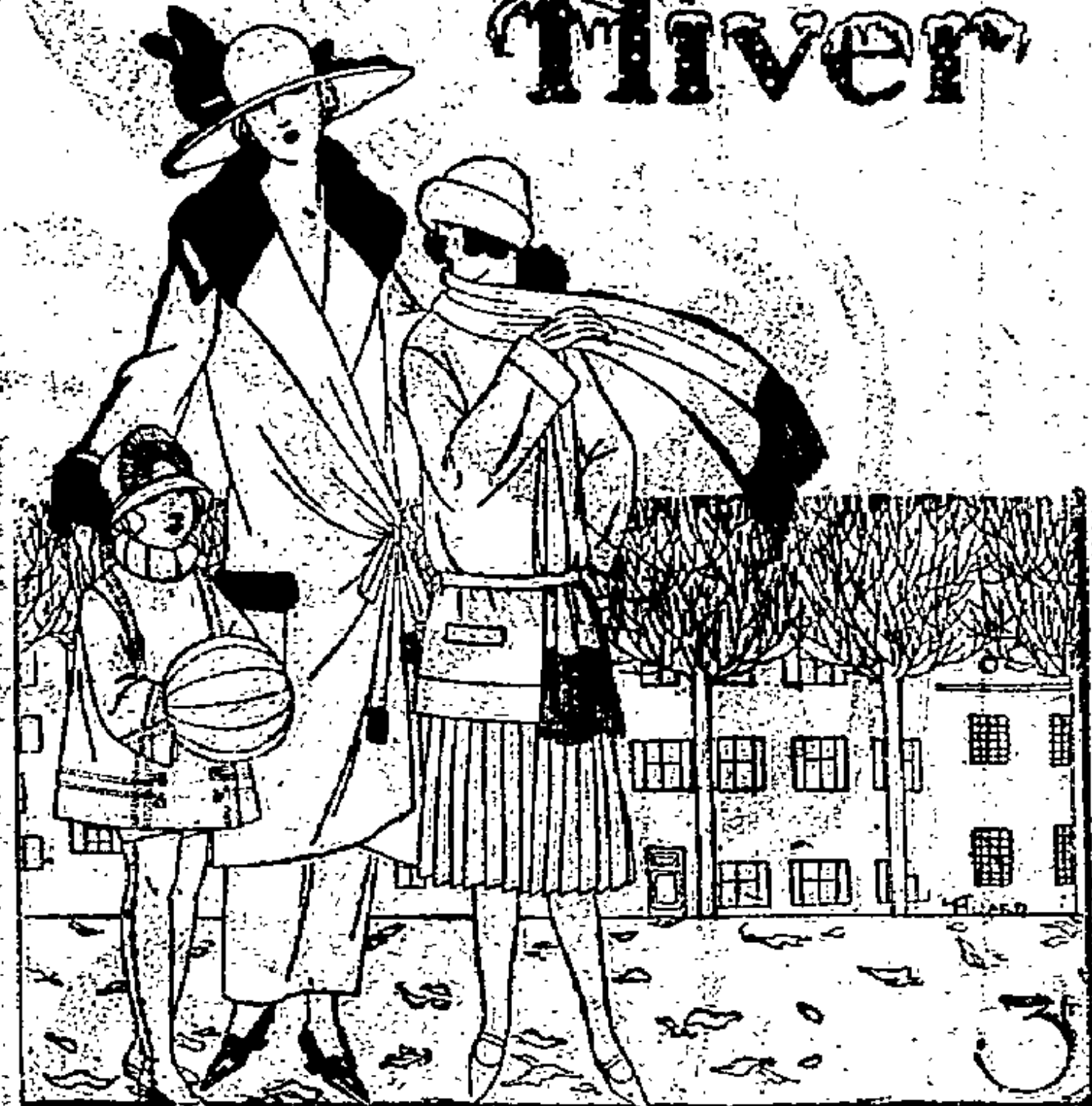
KATE.

Soie chinée, L'écheveau de 100 gr. 16 fr.
Adresser commandes et mandats à notre Magasin d'Ouvrages de Dames, 84, rue Lafayette, Paris (IX^e).

TOUTE LA MODE

pour la nouvelle saison
vous la trouverez dans

Le Monde
hiver



SUPERBE ALBUM DE 48 PAGES ET
10 PAGES HORS TEXTE EN COULEURS

Tous modèles élégants, faciles à exécuter
établis en patrons de trois tailles : 42, 44, 46,
d'une coupe parfaite.

L'Album, franco : 3 francs.

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi franco contre mandat-poste adressé aux Dimanches de la Femme, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e).
Aucun envoi contre remboursement.

LES MARGUERITES

00000

Pour la layette de Tout-Petit que pensez-vous, jeunes mamans, de cette gracieuse parure. Les fleurs et les feuilles seront exécutées en broderie Richelieu, la galerie avec barrettes en broderie anglaise sur linon ou batiste.

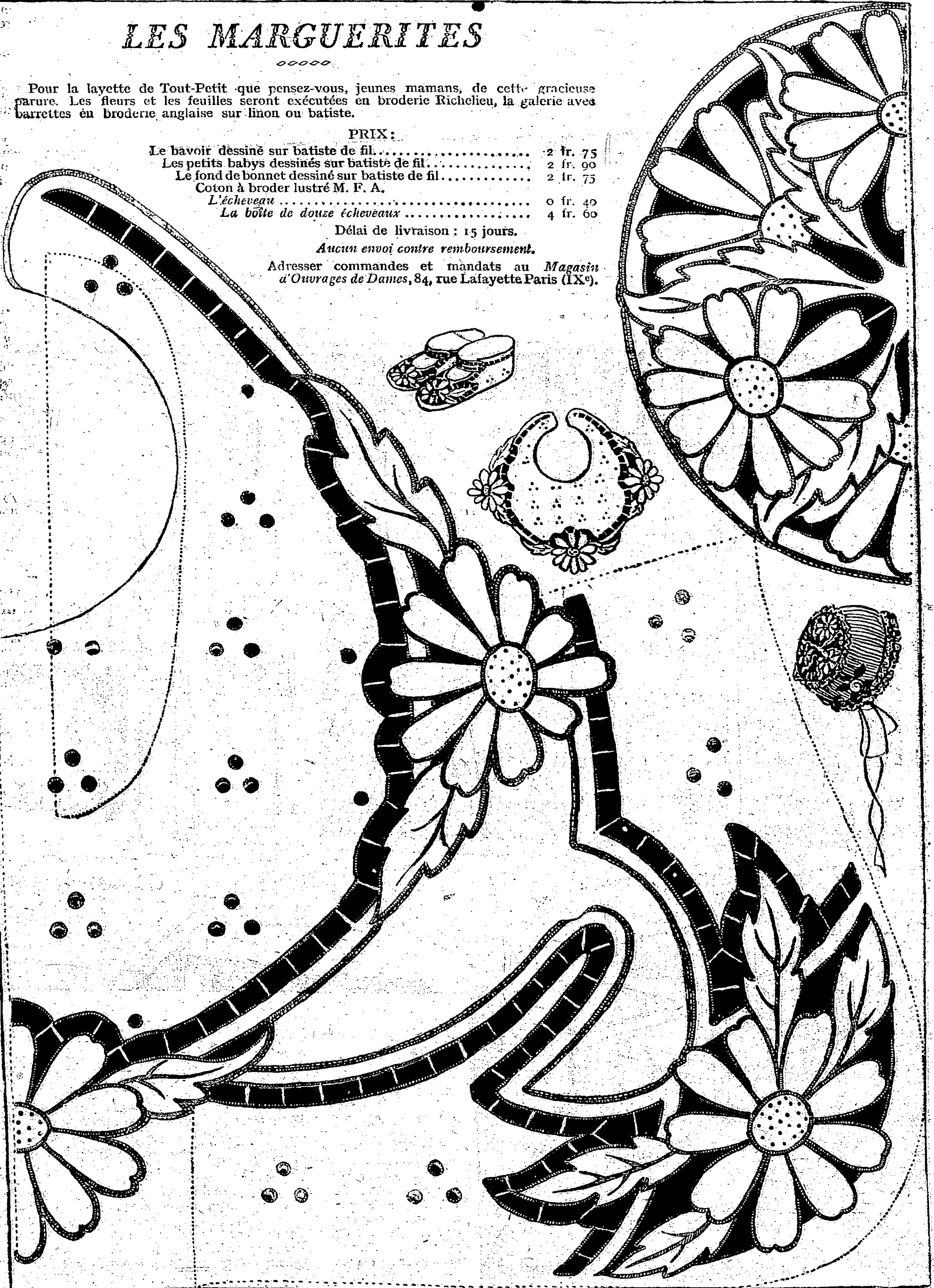
PRIX:

Le bavoir dessiné sur batiste de fil.....	2 fr. 75
Les petits babys dessinés sur batiste de fil.....	2 fr. 90
Le fond de bonnet dessiné sur batiste de fil.....	2 fr. 75
Coton à broder lustré M. F. A.	
L'écheveau	0 fr. 40
La boîte de douze écheveaux	4 fr. 60

Délai de livraison : 15 jours.

Aucun envoi contre remboursement.

Adresser commandes et mandats au *Magasin d'Ouvrages de Dames*, 84, rue Lafayette Paris (IX^e).



Le Pêle-Mêle

le véritable journal humoristique de la famille, reparaitra prochainement.



LA CHEMINÉE-BUFFET

Eh mon Dieu oui ! il faut savoir tirer parti des choses, et les rendre agréables aux yeux, autant que pratiques et utiles à la vie familiale. En cette époque où chaque meuble représente une grosse dépense, il est intéressant de constater l'élan des artistes, pour imaginer de jolis arrangements, de goût moderne, et sans grandes dépenses de parfaite élégance.

Ainsi cette cheminée de chêne clair émaillée de carreaux jade et orange s'est vue transformée par deux corps parallèles formant coffres profonds, en un buffet élégant. Les portes à clefs ferment cette partie, réservée d'un côté aux provisions, liqueurs, vins, dessert, de l'autre à la vaisselle tandis que le dessus vitré de verres bombés étincelants contiennent verrerie et argenterie. Le centre est le four aux assiettes chaudes si pratique et agréable. Deux niches jumelles sont un asile pour les coupes de fruits lumineux, et la potiche où se cache aussi une ampoule électrique.

De beaux vases bleu violacé et un gros bouquet de roses, s'espacent sur la tablette; leur parfum monte vers le paysage effacé d'arbres lointains qui fait un fond au meuble, une glace peut le remplacer incrustée dans le bois même. Au-dessus, sur toute la largeur, court une tablette, une demi-douzaine d'assiettes

semblables à décor-rose sont un repos pour les yeux et une gracieuse décoration.

La large table carrée sur laquelle une vasque se place sur un centre de broderie très ajourée, des chaises et fauteuils de bois semblable et deux étagères complètent ce mobilier de chêne clair que l'on peut exécuter en érable gris, en sycamore ou en chêne foncé au goût de chacun. Le grand tapis de haute laine à grands dessins clairs sera toujours à conserver donnant un moutonnet effet très décoratif. Une étagère en coin rompant la monotonie de l'angle près de la porte, l'autre en plein panneau s'accompagnent de gravures en couleurs lisérées d'un cadre rouge, et d'une bassinoire de cuivre jaune. Le papier violet sombre est le fond de cette salle à manger, une toile de même teinte ou une peinture murale peut le remplacer, on répètera le jeu des baguettes de chêne clair qui joliment séparent les panneaux et font une lisière au champ-blanc.

La fenêtre avec des rideaux de grosse toile cerise pour égayer l'ensemble, et quand le grand feu pétille de mille flammes joyeuses l'atmosphère est douce et accueillante dans ce joli intérieur où il sera agréable de trouver mis son couvert et de venir partager le dîner intime et soigné de chers amis.

SYBIL.

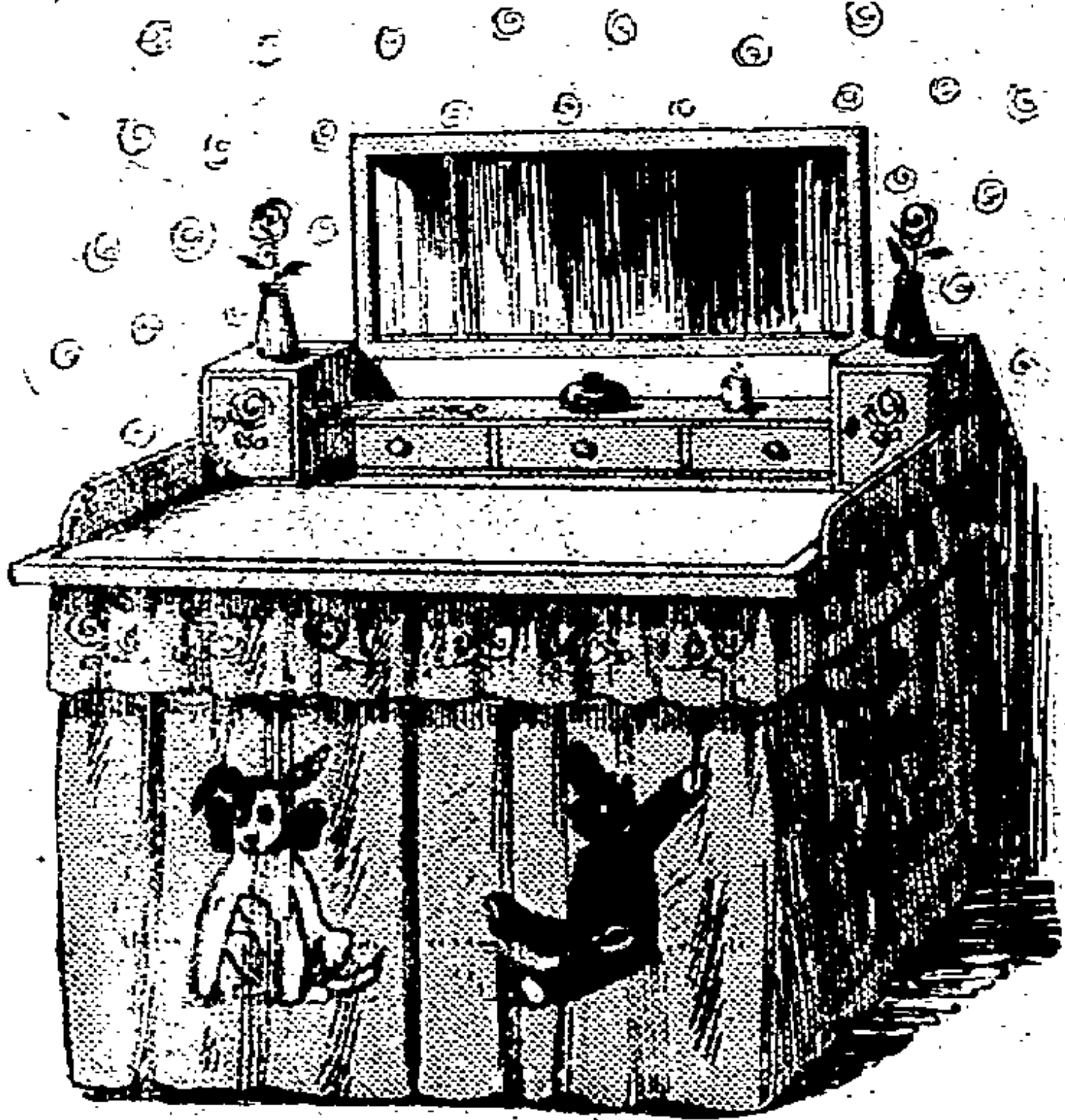
BAUBAUT
LUCIEN

TRANSFORMONS...

...NOS TABLES DE TOILETTE

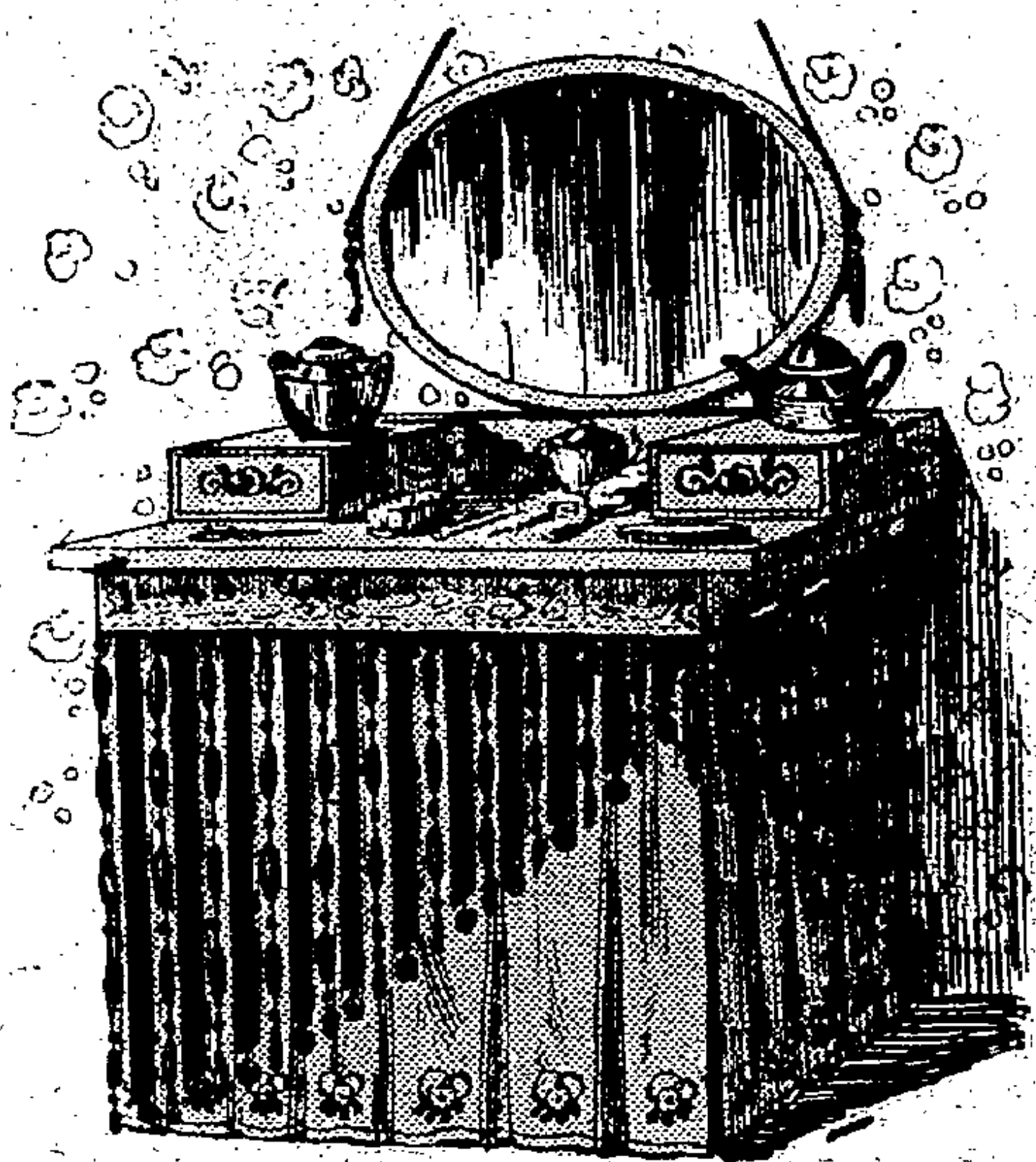
Souvent, il arrive que pour nous servir de toilette nous n'avons qu'une simple table de bois blanc. Cherchons à la rendre jolie et par quels moyens elle pourrait devenir un meuble presque décoratif.

Le premier de nos modèles pourrait égayer gentiment la chambre de bébé, meublons-la. De chaque côté, nous clouons une petite planchette arrondie à son extrémité et empêchant la chute



des objets. Au fond, nous plaçons trois tiroirs pour les menus bibelots, faciles à réaliser avec trois boîtes à cigares glissant entre deux planches horizontales et munies à leur face avant d'un bouton ou d'une petite poignée. De chaque côté de ce dispositif, deux autres boîtes carrées munies d'une petite porte qui s'ouvre sur une charnière en grosse toile. Appliquée au mur, une glace rectangulaire tiendra l'espace entre ces deux boîtes. Sous la glace nous fixerons, à l'aide de clous dorés, une toile cirée blanche, que nous poserons également et de la même manière sur le dessus de la table. Reste à habiller la table : au moyen de pitons, nous fixerons tout autour des triangles sur lesquelles glisseront les anneaux qui soutiendront l'étoffe claire dont sera faite le rideau ; un volant cloué au-dessus de la tringle, ou suspendu à des crochets par de petits anneaux, dissimulera celle-ci. Nous découperons dans une cretonne *ad hoc* les animaux qui orneront le rideau et qui occuperont bébé pendant l'opération délicate de sa toilette.

Le deuxième exemple, plus élégant, est tout aussi simple à obtenir. Dans le fond, une petite planchette servira d'accotoir ; de chaque côté, deux larges boîtes formant tiroirs seront vissées sur la



tablette ; au-dessus, la glace sera fixée au mur. Le rideau devra s'ouvrir sur l'un des angles de la table ; en ce cas-ci, sur l'angle de droite. Ce rideau sera monté légèrement soutenu et nous coudrons, à sa partie supérieure, une série de bandes et de perles alternées, formant une ligne oblique comme sur le modèle. Nous trouverons facilement ces bandes soit dans des vieux rubans hors d'usage, soit dans des morceaux d'étoffes passées de mode, mais qui feront encore très bien pour cet usage. Un motif de galalithe, cousu au bas de chaque bande, assurera sa verticalité en lui donnant du



Potage au tapioca lié.

Deux litres de bouillon ou de cuisson de légumes, six cuillerées de tapioca, quatre œufs (50 gr. de beurre si on n'emploie pas de bouillon gras), une cuillerée de crème.

Quand le bouillon est en ébullition, jetez-y le tapioca et au moment de servir, mettez dans la soupière la crème et délayez-y les jaunes d'œufs, versez alors le potage doucement et en tournant tout le temps.

Sauté de saumon Vatel

Un kilo 500 de saumon frais, 125 gr. de beurre, un citron, un jaune d'œuf, persil, sel, poivre.

Levez la peau du saumon, coupez-le par escalopes de la longueur d'une pièce de cinq francs et de l'épaisseur de deux ; avec le manche du couteau trempé dans l'eau aplatissez et arrondissez-les ; faites fondre du beurre dans une casserole, rangez-y les escalopes sans les mettre les unes sur les autres, saupoudrez d'un peu de sel fin et de poivre ; sautez-les et la cuisson faite, égouttez-les, dressez-les en couronne sur un plat chaud, tenez au chaud. Dans le beurre de la cuisson mettez la fécule, délayez le jaune d'œuf, ajoutez le persil haché finement, la moitié du jus de citron, remuez bien et versez sur les escalopes. Servez aussitôt.

Gigot boulangère.

Un gigot avec sa queue repliée, une gousse d'ail dans le gigot près du manche, 60 gr. de beurre, un oignon émincé, une gousse d'ail hachée, une feuille de laurier, deux brindilles de thym, sel, poivre, un kilo de pommes de terre.

Le gigot est placé dans un plat de terre contenant deux cuillerées d'eau froide, salé arrosé de la moitié du beurre fondu et glissé au four très chaud, dans lequel on laisse rôtir vingt minutes en ayant soin de l'arroser souvent. On a émincé finement, en tas sur la table de cuisine, des pommes de terre auxquelles on joint l'oignon émincé et l'ail haché, le laurier et le thym, on sale et poivre le tout. Les vingt minutes écoulées, le gigot est retiré et mis sur une assiette ; les pommes de terre et leur garniture sont étalées dans le plat, mouillées juste à hauteur avec de l'eau bouillante, le plat est posé sur le fourneau ; dès que l'ébullition se produit, le gigot est couché sur les pommes de terre, on l'arrose du restant de beurre et le plat retourne au four. Pendant les vingt minutes qui suffisent pour que le gratin soit à point, on retourne le gigot deux fois, mais pour le retirer il faut que le gigot soit aussi à point, c'est-à-dire légèrement saignant. Pour servir, on découpe le gigot dont les tranches sont mises sur le gratin. On sert dans le plat de cuisson. **BABETTE.**

Marise. — Le Véritable-Lait de Ninon est un produit spécial pour blanchir la peau et lui donner un éclat de jeunesse, il existe en quatre teintes : blanc, rosé, naturel et rachel. Vos cheveux blancs retrouveront leur nuance primitive, sans les mouiller, grâce à la Poudre Capillus, qui existe en toutes teintes. Adressez-vous à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre, Paris.

Cherchez un peu

SOLUTION DU TRIANGLE ISOCELE
DONNÉ DANS LE N° 82 :

M A S C A R A D E
S A U V A G E
C R A I E
E R E
E

VERS A COMPLÉTER

FABLE-EXPRESS

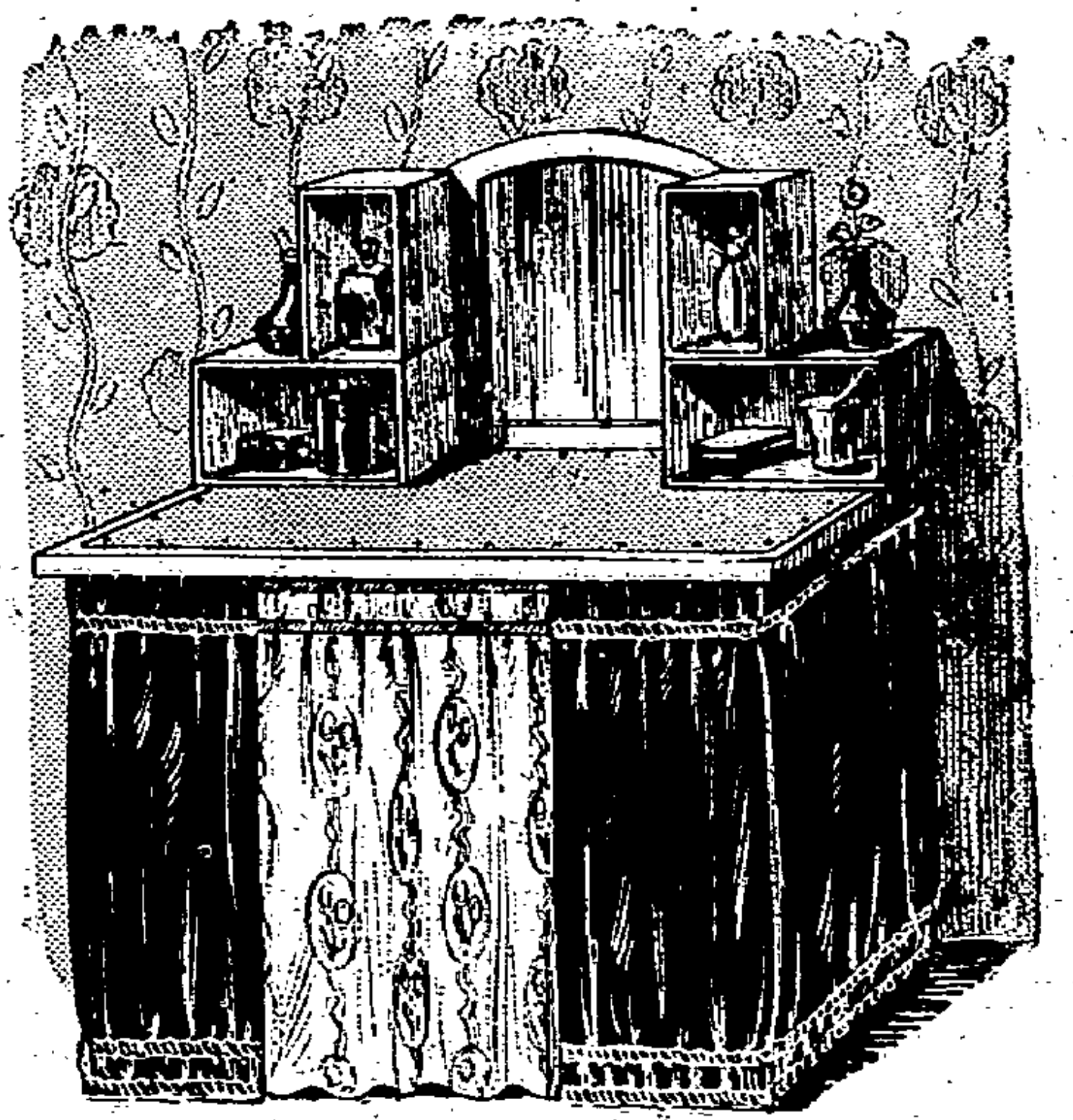
Une lettre à laquelle il n'eut osé prétendre.
Hier encore, au voisin Thomas,
En quelques lignes vient d'apprendre,
De sa belle-maman le fortuné trépas.

MORALITÉ :

.....

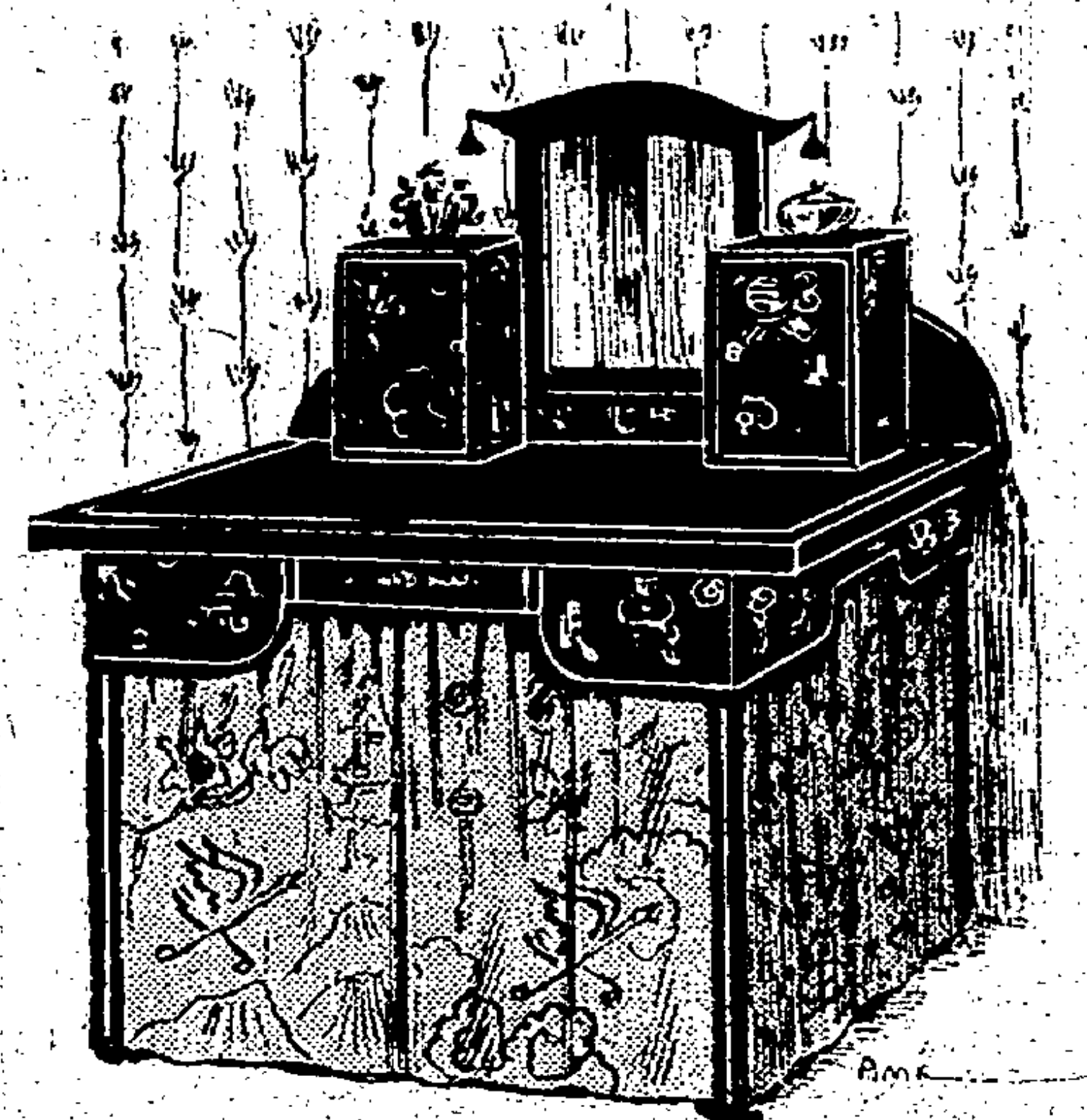
LE SPHINX DE LA PUISAYE.

Lire la solution dans le prochain numéro.



pois. Une bande droite, analogue au rideau, dissimulera le montage précédent ; elle sera maintenue sur la tablette à l'aide de petits crochets. Nous aurons, bien entendu, passé au ripolin les parties visibles de la table en leur donnant un ton en harmonie avec les garnitures.

La troisième toilette se compose, comme les deux précédentes, de la table recouverte d'une toile cirée clouée au fond ; une glace ; de chaque côté, deux boîtes que nous pourrions yisser, l'une placée dans le sens de la largeur ; l'autre, au-dessus dans le sens de la hauteur. Nous y rangerons les mille bibelots nécessaires à ce meuble. Les rideaux seront formés de deux parties : 1° au milieu et un peu en arrière, un rideau clair monté par un bouillonné sur une tringle et mobile ; de chaque côté de ce rideau central et enveloppant toute la table, un autre rideau, d'étoffe différente, monté également par un bouillonné et venant se terminer de la même façon à la partie inférieure. On obtiendra cet effet en maintenant le niveau sur



une planchette située en bas entre les pieds et sur laquelle ce rideau viendra se froncer. Ce dernier sera immobile, de sorte que, tout en pouvant nous asseoir devant la table, en ouvrant le rideau du milieu, les objets placés en dessous resteront invisibles, cachés par le rideau du haut.

Très original est le quatrième arrangement. Nous plaçons, sur la tablette, deux caisses hautes fermant avec portes ; au milieu, une glace que nous surmontons d'un petit fronton découpé avec clochettes. Du côté du tiroir, qui reste apparent, nous clouons, sur la ceinture de la table de fines planchettes découpées ainsi que l'indique le modèle. — Les rideaux seront montés sur tringle en dessous de la table et viendront buter contre les pieds en les laissant visibles. Nous peindrons au ripolin rouge tout ce qui est bois et, avec quelques caractères et dessins chinois, nous aurons un meuble d'aspect très exotique ayant beaucoup de caractère. Nous achèverons de lui donner son cachet en faisant les rideaux en étoffe à dessins chinois en harmonie avec l'ensemble. **AMÉ.**

Demandez partout le dernier volume de la collection **LES GRANDS FILMS**, qui publie

LE FAVORI DU ROI

(Film Paramount)

LE VOLUME : 0 FR. 95

Envoi franco contre la somme de 1 franc adressée à l'Administration des Grands Films, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e).

portance d'événement. Et ce silence voulu, où le maître du manoir laissait parents et serviteurs dans l'angoisse et l'incertitude de ce qu'il pensait, n'était pas un de ses moindres moyens d'intimidation et de domination.

La grande salle était pleine d'une fumée de tabac, moins froide mais aussi dense que le brouillard du dehors.

Ayant repris son masque d'indifférence impassible, Pierre Breuil parla de nouveau et de sa voix habituelle, sèche, brève, semblant toujours donner un ordre.

— Si tu es lasse, petite, monte dans ta chambre. Flavie t'accompagnera.

Monnette ne se le fit pas dire deux fois. Après une molle poignée de main au cousin assoupi, après avoir frôlé de ses lèvres le front de son grand-père sans que les lèvres du vieillard eussent, en affectueuse réplique, touché les joues de la jeune fille, la petite Rosel sortit, précédée de sa tante. Dans le vestibule obscur et voûté, devant le vaste escalier de pierre à grand palier droit, s'ouvrant en gouffre noir, la jeune fille fut saisie, enveloppée par la bouffée d'air humide et froide de tout l'intérieur du manoir; elle se sentit en même temps les épaules, la poitrine et le cœur, comme écrasés par le poids de ces épaisses et glaciales murailles. A la blême clarté de la lampe pigeon de Flavie, une clarté de veilleuse funéraire, la petite Rosel eut l'impression d'être maintenant murée vivante dans une tombe de granit.

Pour l'avoir éprouvée jadis, M^{lle} Breuil devina cette défaillance. Maternellement, elle entoura de son bras la taille de sa nièce et toutes deux, enlacées, frissonnantes, gravirent les larges marches.

— Voici ta chambre, mignonne, annonça la tante en posant sa lampe sur une table. C'est la chambre d'amis... la plus belle.

Pièce immense, dont, tout neufs, un lit de palissandre et une commode aux cuivres mal ciselés, une carpette voyante, une table et deux chaises fragiles et contournées, masquaient à peine la nudité. Un linoléum, à dessin imitant le parquet, couvrait le carrelage ancien. On avait plafonné d'une couche de plâtre, les vieilles poutres à devises enguirlandées et peintes. Et, sur les murs, s'étalait un affreux papier multicolore « à fleurs ornementales ». Écusson gratté, la belle cheminée avait été ripolinée du haut en bas, puis bouchée par un paravent à médaillon-chromo. Telle, ce n'était même plus la chambre de tout le monde. C'était la chambre de personne, la chambre inhabitée, ne servant, comme la salle à manger toujours fermée, à rien d'autre qu'à montrer aux rares visiteurs que les Breuil avaient de quoi se payer un riche mobilier bourgeois. Aucun cadre n'était accroché, afin de ne pas écorcher le papier; aucun bibelot posé sur la table ou la commode de peur de rayer le bois ou d'écailler le vernis.

Simonne imagina que toutes ces choses avaient un aspect hostile et que, au milieu d'elles, elle resterait perpétuellement l'étrangère, l'intruse!

— Ah! combien je préfère, encombrée d'antiquités usagées et familières, votre chambre, tante Flavie, ou celle d'Aunine, ou même la cuisine... Ici, je n'ose toucher à rien. Je ne m'y sentirai jamais chez moi, jamais!

— J'avais songé à te faire dresser une couchette près de mon vieux lit, mignonne. Ton grand-père m'en a dissuadé. Il croit te faire honneur et plaisir en te logeant dans la chambre toute neuve...

Jean-Louis, lui-même, n'y couchera que le soir de ses noces!

Cette confidence n'était guère faite pour apprivoiser l'oiselle en cage et lui rendre cette cage plaisante. Simonne s'était rejetée dans l'embrasement profonde où la fenêtre étroite gardait son apparence de meurtrière. La pauvre souleva machinalement le rideau, regarda à travers la vitre, dans un confus et secret désir de trouver quelque secours au dehors. Elle n'aperçut même pas la route, même pas les ormes de la courte avenue. Le ciel, la terre et, plus loin, la mer étaient voilées de cette buée pluvieuse où les objets, ternis, perdaient toute couleur, où les êtres n'étaient plus que des ombres. Étouffante ambiance de spleen et de nostalgie!

Ranimée par la rencontre de Derval, Monnette avait lutté toute la soirée contre le découragement. Cette fois, à bout de résistance et d'espoir, elle se sentit le cœur pénétré, amolli, noyé de détresse.

— Combien de jours, combien de mois, se demandait-elle, vont maintenant s'écouler, heure à heure, sans que nulle autre auto passe devant le manoir, sans qu'aucun pas de touriste s'entende sur le chemin?

Elle se sentait vaincue, captive et, — dans cette agonie de solitude et de silence, — à demi-morte déjà. Sa pâleur devint telle que Flavie, alarmée, s'élança, la reprit dans ses bras, la berça, lui murmura des paroles consolantes.

— Ne pleure pas, ma chérie, prends courage. J'ai connu ces crises-là, lorsque j'avais ton âge. Mais je n'avais personne à qui conter mes peines, tandis que je suis là pour réchauffer ton cœur contre mon cœur et pour sécher tes larmes dans mes baisers. Embrasse-moi, mon enfant bien-aimée, embrasse-moi encore.

Mais la pauvre vieille fille, même en disant ces mots réconfortants, tremblait d'un tel émoi que Monnette, en posant sa tête dolente sur l'épaule de la seule amie qu'elle eut au monde, prenait pleine conscience de la faiblesse et de la fragilité de son appui.

CHAPITRE IV

LA BREBIS ET LE VIEUX LOUP

A la petite Rosel, l'hiver sembla sans fin, non que dans la Hague, décembre et janvier fussent rigoureux. Il faisait, au contraire, moins froid dehors que dans le logis des Breuil. Mais cette impression « de pendules arrêtées » venait de la monotonie du crachin et surtout d'une vie encore plus morne que cette bruine éternelle. Le manoir était éteint, étouffé, ouaté de silence comme la maison d'un mort.

— Et ce mort, c'est mon pauvre cœur! se répétait Monnette, sans beaucoup de logique, car, très vivant, ce petit mort-là s'agitait, s'enflérait, espérait ou désespérait au moindre incident. Mais jamais rien d'imprévu n'arrivait à Barville. Les occupations y étaient réglées par une routine séculaire.

Simonne seconda sa tante et Aunine dans leurs soins de ménage, de basse-cour et de cuisine. Mais elle n'y prenait pas l'intérêt qu'elle eut souhaité car les deux femmes, très entraînées, suffisaient à la besogne. Piétinant sur place entre elles deux, la jeune fille enviait les travaux plus rudes qui retenaient Jean-Louis et Guste en plein air, dans les prairies, dans la lande ou le long de la grève.

C'est la côte sauvage où les pileurs d'épaves, avec leurs falots traitres, provoquaient les naufrages...

Simonne détourna ses regards de ces aspects désolés et elle les reporta devant elle, sur Derval. Elle ne vit d'abord que son feutre, ses cheveux châtain-fauve et drus, coupés courts sur une nuque dégagée. De temps à autre, dans les mouvements de tête du jeune homme attentif aux accidents de la route, la petite Rosel saisissait, dans l'ombre, un profil clair, finement dessiné. C'en était assez pour qu'elle se rappelât aussitôt les traits d'Alin: ses yeux nuancés de gris et de vert, dans ses caulettes enjouées, ses yeux d'un bleu si profond quand il songeait; puis son nez droit aux narines vibrantes d'énergie; ses lèvres rouges, mi-ouvertes, dans la réplique, sur des dents larges, mais bien plantées et très blanches.

L'impression la plus nette et la plus forte que la jeune fille gardait de cette face virile était celle d'une gaieté, d'une santé, d'une jeunesse, d'une fraîcheur éclatantes. Tout en lui, épanchait de la lumière; le teint, le sourire, le regard, la chevelure et, si mince qu'elle fut, la moustache elle-même, plus blonde encore que les cheveux. Dès le premier tango, Simonne, jolie fleur d'ombre, captive un peu pâle, s'était sentie éblouie par ce visage de soleil et d'air libre.

Plus fort, plus grand, plus râblé, Jean-Louis Breuil était un gars superbe, mais vulgaire, brutal, d'une intelligence pratique et fruste, née de l'instinct.

Le maître du manoir entendait-il marier la cousine et le cousin?

A cette supposition, la jeune pensionnaire, délicate, séduisante, affinée, se sentait, âme et corps, étreinte de malaise. Elle savait le jeune hobereau tellement différent d'elle, si rempli de dédain pour ses goûts, ses habitudes, ses coquetteries, ses aspirations de fille élevée et instruite à la ville!

— S'il m'épouse, raisonnait la jeune fille, ce sera non par tendresse, mais par intérêt. Il aura plaisir à me dominer, à réprimer mes élans d'indépendance, à me mettre sous le joug. Il emploiera la force, la ruse, l'obstination à refaire de sa femme, de la parente affranchie, la première servante de sa demeure. Le patron n'endure près de lui aucune patronne. Il ne veut que des domestiques. Cette mentalité primitive n'est pas particulière au cousin. Elle fut celle du grand-père et de tous ses aïeux; elle est celle, si j'en crois ma tante, de presque tous les riches fermiers d'alentour. Notre faiblesse physique leur semble une infériorité; notre émancipation, une dangereuse folie.

A imaginer ce que serait, même dans le mariage, son existence à Barville, la jeune fille se sentait reprise, comme dans le tram, d'une folle envie de fuir. Combien facile, cette fois! La petite Rosel n'avait même pas à formuler son désir, même pas à faire un geste. Il suffirait, en passant devant l'avenue du manoir, de ne pas frapper à la vitre. Alin Derval n'arrêterait pas. Brûlant le logis familial, l'auto emporterait le chauffeur et les deux femmes très loin, dans l'inconnu.

— Combien, plus volontiers je me laisserais enlever par ce charmant danseur que par Jean-Louis! rêvait Simonne. N'importe où, rien de fâcheux ne m'arriverait avec ce compagnon-là: il a des yeux si doux, si caressants quand il me regarde! Ah! cette fuite, que ce serait imprévu, romanesque et amusant!

Mais, à cette minute même, blottie contre sa nièce, Flavie annonça de sa voix hésitante et craintive:

— Nous approchons, Monnette. Avertis ce monsieur.

Ramenée d'un seul coup à la réalité, la jeune fille comprit que c'était la fin du rêve; elle comprit que, pour suivre l'aventureux voyage, était chose impossible et folle. Vivante image de la résignation, sa tante venait de la rappeler au devoir en quelques mots timides. Et devant cette vieille fille honnête, droite et si bonne, qui n'avait jamais rien osé, la jeune fille n'osa plus. Elle passa son gant sur la vitre embuée et reconnut la petite avenue. C'était un étroit couloir qu'ombrageait un double rideau d'ormes, plantés sur deux talus que soutenaient des galets enfoncés dans la terre.

— Impasse sans issue où s'engage ma vie! pensa la jeune fille, le cœur serré d'angoisse.

Dans un regret de renoncer à l'aventure, Simonne ne pouvait se résoudre à donner le signal de l'arrêt. Déjà, dans le brouillard, le manoir surgissait en masse noire et menaçante. Flavie fut ressaisi de la peur du maître, et, de son doigt courbé, elle heurta nerveusement la glace. L'auto stoppa.

De la cour, aussitôt, des abois furieux s'élevèrent. Hors de leurs niches, les chiens-loups sautaient, jappaient et tiraient sur leurs chaînes à s'étrangler.

Alin proposa d'enfiler l'avenue et de porter le bagage jusqu'au seuil. C'était tellement simple! Mais Flavie imagina l'accueil muet et renfrogné de son père; elle crut voir, sous un sourcil froncé, le regard méfiant et interrogateur du vieillard:

— D'où vient cet intrus?

L'idée d'être obligée de présenter le jeune homme à maître Breuil, bouleversa la vieille fille; la peur lui donna la force de protester:

— Non, non, monsieur! Ne prenez pas cette peine d'aller plus loin. Aidez-nous seulement; car par chance, il ne pleut plus, à poser panier, valises et cartons sur le talus, à l'abri de ces arbres. Notre domestique va venir prendre tout ça dans sa brouette.

Il y eut un nouveau déballage des colis, aux hurlements exaspérés des chiens, aux chuchotements sourds et alarmés de la tante.

— Averti, père peut sortir de la maison. Jean-Louis peut survenir... Ça compliquerait tout... Dépêchons-nous, Monnette!

Les adieux des jeunes gens furent hâtifs et troublés. La petite Rosel eut à peine le temps de remercier Alin. Quand il voulut lui baiser le poignet, elle coupa son geste d'une poignée de main. Puis, leurs doigts se désunirent à regret et ils se séparèrent sans promesse possible de se revoir.

L'auto ronfla. La lueur des phares courut sur la route, sur les haies; puis, dans le noir, la clarté s'éteignit, le bruit mourut. Et ce furent aussi du silence et de la nuit dans l'âme en détresse de Simonne.

CHAPITRE III

LES DEUX LOUPS DU MANOIR

— Dépêchons-nous... Dépêchons-nous!

Le cœur lourd et dolent, la pensée envolée vers l'auto, la nièce suivait la tante à pas très lents. D'aspect farouche, datant du moyen âge, d'abord sans aucune ouverture extérieure par terreur des

écumeurs de mer, puis percée, à la Renaissance, de rares fenêtres à croisillons de pierres, et ornée de lucarnes à coquilles, comme au château de Vauville, la façade de granit se précisait en masse sombre, féodale, oppressive, dans la grisaille des buées. Marchant vers l'antique demeure, en ce triste soir d'automne, Monnette avait l'impression d'être envoutée de mauvais rêves, étreinte d'une morne torpeur, où, perdant la volonté d'agir, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

La porte s'entre-bâilla. Une clarté blême flotta dans la vapeur du soir, glissa dans la cour sans sable et nue, un vrai cloaque. Simonne distingua, autour du fuchsia aussi haut qu'un pommier, des hortensias lavés, fanés et pourris par les pluies. Puis, sur la large dalle formant seuil, le grand-père, géant courbé par l'âge, canne à la main, parut enveloppé d'une ample pélerine de vieux berger. Une culotte trop longue, rapiécée, flottait jusqu'aux sabots, sur ses jambes amaigries et nouées de rhumatismes. Et, en dépit d'une barbe plus broussailleuse, d'une chevelure d'argent à reflets de cuivre moins vifs, de joues plus creuses et de prunelles plus vitreuses, en dépit de lèvres plus amincies et de narines plus pincées, Simonne reconnut le beau visage calme, régulier, impassible du descendant des pirates du Nord.

Le baiser d'accueil fut glacial, posé à lèvres fermées. Et les deux femmes entrées, la porte refermée, la jeune fille sentit tomber sur ses épaules, la fraîcheur humide des voûtes de l'ancienne salle des gardes. Sans le moindre respect de la noble demeure, les Breuil, devenus fermiers, avaient élevé des murs et fait trois pièces de cette pièce superbe : en face de l'escalier, un vestibule dont on ne se servait guère, ensuite une salle à manger dont on ne se servait jamais, ou plutôt où on ne mangeait que dans les grandes circonstances; enfin, communiquant directement avec le vestibule, la cuisine où tout le monde vivait. Maîtres et domestiques travaillaient, se chauffaient, dinaient, soupaient, et souvent dormaient là. Autour de la crémillère, dix personnes auraient pu s'asseoir sous le manteau de pierre écussonné de la cheminée, presque aussi large que la salle. Non loin du foyer, contre le mur, se trouvait, orné de rideaux galonnés, le lit à colonnes et à baldaquin du grand-père. Deux bahuts, une table, des bancs, des escabeaux de chêne massif. Et, sur l'immense dressoir, des cannes, des chaudrons, des bassines de cuivre, reflétaient les flammes, faisaient de cette cuisine la pièce la plus lumineuse et la plus gaie du logis. C'était la seule aussi qui, sans meuble disparate, évoquait prestigieusement le passé, tandis que, dans la salle à manger, des chaises trop neuves, un prétentieux buffet modern-style, une suspension avec abat-jour vert, alourdie de branches mal ciselées, choquaient le goût de la petite Rosel.

A l'entrée du vieillard et des deux demoiselles, Aunine, la servante et Guste, le domestique, causaient familièrement, assis près de la fenêtre aux volets intérieurs déjà clos. Les deux serviteurs se turent et se levèrent avec une promptitude qui prouvait la crainte du maître.

— N'as-tu pas entendu le bruit d'une voiture, garçon? gronda le vieux Breuil, lançant un regard mécontent et soupçonneux.

— Qu'est-ce que tu attends pour allumer ta lanterne, prendre ta brouette et rapporter les bagages de ces dames? Quand les colis seront montés dans leurs chambres, tu t'occuperas des chevaux, des

vaches, des porcs et des moutons... Sans compter qu'il y a du bois à fendre dans le bûcher. L'heure du souper n'a pas sonné et tu n'as rien à faire à la cuisine. Toi, Aunine, ce que je vais dire à ma fille, ça ne te regarde pas. Oreilles et boucles closes, mets le nez dans ta terrine, épluche tes légumes et t'occupe pas du reste!

Il fallait que maître Breuil, sous l'effet d'une vive contrariété, eut perdu un peu de son sang-froid pour en dire aussi long. Il s'assit près du feu dans son vieux fauteuil de paille, large et bas. De sa canne, long bâton de pastour, recourbé en crosse, le vieux hobereau accrocha un escabeau, l'attira près de son siège et fit signe à Flavie de s'y asseoir.

— Voici le moment pénible. Notre pauvre vieille petite fille va se trouver sur la sellette! pensa Simonne, non sans s'inquiéter de la façon dont la tantine se tirerait de l'interrogatoire.

Emue de pitié devant le trouble et la contrainte de la demoiselle, la jeune fille voulut bravement partager les risques de l'explication. Elle prit un second escabeau et le posa devant son grand-père. Mais, avant qu'elle put s'y installer, maître Pierre, de son long bâton, repoussa brusquement le siège et décida :

— Pas toi, petite! Ta tante me répondra. Si j'ai besoin d'autres renseignements, je t'appellerai.

Simonne fut beaucoup plus contrariée de ne pouvoir assister Flavie, qu'humiliée d'être adjointe à la servante, brave fille fraîche et propre, une jeunesse qui ne demandait qu'à rire avec une autre jeunesse.

La petite Rosel enleva son chapeau, son manteau et ses gants, puis, toutes deux, se mirent à couper choux, poireaux et carottes, sans préjudice d'une causette à mi-voix.

Le vieux Pierre Breuil, lui, menait à présent son enquête à voix basse, très basse. Impossible d'entendre. Simonne en était réduite à observer... et à deviner. En son accès de mauvaise humeur, le maître du manoir, habituellement taciturne, venait de tancer Aunine et Guste, assez bruyamment. Il s'était promptement ressaisi. Après deux ou trois questions brèves et sèches, il laissa parler Flavie, sans rien manifester, se contentant de l'envelopper d'un regard dont la sévérité entretenait l'émoi de la tantine. Monnette comprit que la pauvre se confondait en excuses imprudentes et en racontait bien plus qu'il n'eût fallu. Son père l'écoutait attentivement, dégageant, à travers maints détails diffus, le sens vrai de l'aventure. Il ne révéla sa sourde colère que par un violent coup de bâton au chat qui frôlait son sabot. Quand maître Pierre sut ce qu'il souhaitait savoir, il retorqua les circonstances atténuantes d'un reproche rude :

— Tu t'es conduite en étourdie, en folle... Il fallait attendre. Aucun autre que Jean-Louis ne devait vous ramener!

Le maître prononça ces derniers mots plus haut, afin que son blâme atteignît la jeune fille. Quoique indirectement prise à partie, Simonne eut riposté. Mais le regard et le geste de Flavie implorèrent son silence. Avec un caractère aussi entier que celui du grand-père, la jeune fille estimait dangereux de céder : ces hommes forts ont si tôt fait d'en imposer à la faiblesse des femmes!

Toutefois la petite Rosel se fit scrupule de soulever un conflit le soir même de sa venue.

D'un geste sans réplique significatif : « En voilà assez ! » Pierre Breuil avait à peine libéré Flavie de l'interrogatoire, qu'un coup de sifflet, suivi de

Jurons et de claquements de fouet, annoncèrent le retour de Jean-Louis dans sa carriole.

Ayant jeté les guides à Guste, il entra bruyamment dans la cuisine. Sans enlever son feutre, payant d'aplomb, la face rouge, l'œil furieux, il apostropha sa tante et sa cousine :

— Par où avez-vous passé? Comment êtes-vous venues? Vous pouvez vous vanter de m'avoir fait poireauter!

Cette façon d'esquiver le blâme mérité en s'en prenant aux autres, parut à la jeune fille une ruse trop grosse et trop grossière. Soucieuse de témoigner quelques égards à son aïeul, elle se sentait très libre en face du jeune cousin.

Passant prestement devant sa tante interloquée et se plantant devant le grand garçon, Monnette, du bout des doigts, saisit deux plis de sa jupe, et, en plongeant, le plus moqueusement du monde, elle lui fit sa révérence :

— Daignez, messire Jean-Louis, remarquer que j'ai l'insigne honneur de vous saluer.

Encore qu'en raillerie, ce fut si courtoisement dit et mimé, c'était si gentiment le rappeler à la politesse, qu'Aunine et Flavie se mirent à rire, tandis que le maître du manoir, lui-même, se déridait légèrement. Le jeune Breuil sentit qu'il ferait figure de sot et de lourdaud en répondant maussadement à l'invité. Il changea de mine et de ton, d'autant plus aisément que sa cousinette lui apparut fraîche et jolie à souhait. De ses larges mains, il entourait la menue taille de Simonne; il l'enleva comme une plume à hauteur de ses lèvres et lui enfonça un gros baiser dans chaque joue. La moustache du cousin frotta rudement la peau fine et blanche de la petite Rosel. Le baiser sentait l'alcool et le tabac. Ce n'en fut pas moins une joyeuse diversion.

Madré, trop sûr de l'effet de son inéluctable volonté pour l'escompter en vaines discussions, le grand-père profita de l'incident pour enterrer débats et récriminations de cette phrase décisive :

— Je t'expliquerai ce qui s'est passé, mon gars. J'ai dit à la tante Flavie ce que j'avais à dire. N'en parlons plus!

Et le souper débuta gaiement. Le maître seul, assis dans son fauteuil, avait le dos au feu. Émêché par des bolées qui n'étaient pas que des bolées de cidre, mis en goût par le double baiser, Jean-Louis prit délibérément place à côté de sa cousine. Sans cesser de satisfaire son robuste appétit, il se piqua de quelques galanteries. Elles consistaient pour lui, tout en vidant son verre, à conseiller : « Bois donc, cousinette : le cidre est bon cette année! » Ou bien, il affectait de se tromper de verre. Souvent aussi, il lançait des boulettes de pain au nez de la jeune fille.

Fort ennuyée, mais ne voulant pas passer pour bégueule, Monnette se contentait de protester :

— Non, pas ça, mon cousin, ça m'est désagréable!

Taquin, un peu paf, flatté des gros rires d'Aunine et de Guste mangeant au bas bout de la table, Jean-Louis récidivait, convaincu que la cousinette faisait la fâchée pour la forme mais qu'au fond elle devait être ravie de se voir aguichée par un si beau garçon. Une ou deux fois, très familièrement, en manière de jeu, il lui tâta le bras comme pour s'assurer qu'elle avait du biceps. Jugeant la plaisanterie permise ou ne voulant pas tancer son gars, le grand-père, qui avait vu, affecta de ne pas voir. Alors, sous prétexte d'aider Flavie et la servante, Monnette se leva, quitta sa place.

Et tant d'autres choses, en même temps, choquaient la jeune fille. D'abord les hommes, sans en excepter le domestique, jugeaient naturel que les femmes se levassent pour les servir. Simonne ne se fut pas offusquée de souper sans nappes ou sans toile cirée, si tant de graisses et de graillons n'avaient imprégné les fibres de la table de chêne. On mangeait poisson, viande, légumes, fromage ou fruits dans la même assiette à soupe et plutôt avec la cuiller, le couteau ou les doigts qu'avec la fourchette. Personne n'avait de serviette. Le maître, le jeune Breuil et Guste s'essuyaient les lèvres du dos de la main, et, coudes sur la table, buste penché, la bouche allant au-devant de la bouchée, ils lapaient ou mâchaient lentement et bruyamment. Au café, versé sur le cidre resté au fond des verres, Jean-Louis et son valet commencèrent à curer puis à bourrer leur pipe. La servante apporta, à demi-plein, le litre de calvados. Maître Breuil s'en abstint, à cause de ses rhumatismes, mais les deux jeunes gens s'en payèrent une bonne rasade.

Contrariée de ne voir son neveu rien changer à ses habitudes en présence de Simonne, jugeant, d'autre part, qu'il avait déjà trop bu, Flavie fit signe à la servante de ranger le litre dans le placard. Ébranlant la table d'un violent coup de poing, Jean-Louis interpella brutalement Aunine :

— Laisse-moi cette bouteille devant moi, nom de nom!

Monnette, gênée en cette ambiance, éprouvait une confuse impression de déchéance. Son regard anxieux chercha le regard de Flavie. Elle y vit une tristesse profonde mais impuissante. Alors la jeune fille tourna les yeux vers le maître du manoir, comme pour réclamer son intervention. Le grand-père saisit fort bien cette muette prière, mais n'en fut nullement apitoyé. Dissimulant son refus d'assumer le rôle de médiateur, il esquissa vaguement, de ses lèvres minces, rentrées sur des gencives édentées, un sourire plus gouailleur que bienveillant. Et Monnette fut froissée de s'entendre adresser la remontrance que méritait Jean-Louis.

— Il faut te faire à notre vie, ma fille.

— J'essaierai avec l'aide de tante Flavie... et je compte aussi sur votre aide, grand-père! soupira la jeune fille, non sans effort pour garder une attitude soumise. D'ailleurs, oubliez-vous que, plus jeune, j'ai déjà passé mes vacances à Barville?

— Les vacances, c'est court, c'est quelques semaines. Cette fois tu viens pour de longues années, pour toujours!

Ces mots, en forme d'avertissement, furent prononcés si péremptoirement, si froidement que la jeune fille, émue, répliqua dans une sorte de défi :

— Sait-on jamais?

Le regard terne de maître Pierre s'éclaira d'une petite lueur passagère, mais aiguë, comme pour insinuer, puis imposer sa volonté. Simonne ne baissa pas la tête ainsi que faisait Flavie. Les lèvres du vieillard frémissent presque imperceptiblement, comme agitées de mots violents. Mais le vieux Normand eut l'énergie de se taire jusqu'à l'entière maîtrise de sa colère.

Ce fut alors un silence lourd, un silence d'oppression où la veillée parut interminable. Seul, Jean-Louis, maintenant en torpeur somnolente, la pipe entre ses lèvres rouges et luisantes, n'en souffrait aucunement. Personne n'osait reparler, conscient que la moindre phrase, même banale, allait prendre, dans l'attention des autres, une im-

Le vol de Bécassines



Original et amusant, ce vol de bécassines ornera un coussin, un jeté de table, un écrin. Ce sujet sera naturellement traité en couleurs soit aux points

Centre de coussin échantillonné avec fournitures pour broderie. 15 fr.

Jeté de table dessiné sur toile ancienne crème pur fil (1^m,40 x 0^m,50) 13 fr. 50

Coton perlé lustré M. F. A. en couleurs.

L'écheveau. 0 fr. 80

La boîte de douze écheveaux 9 fr. 50



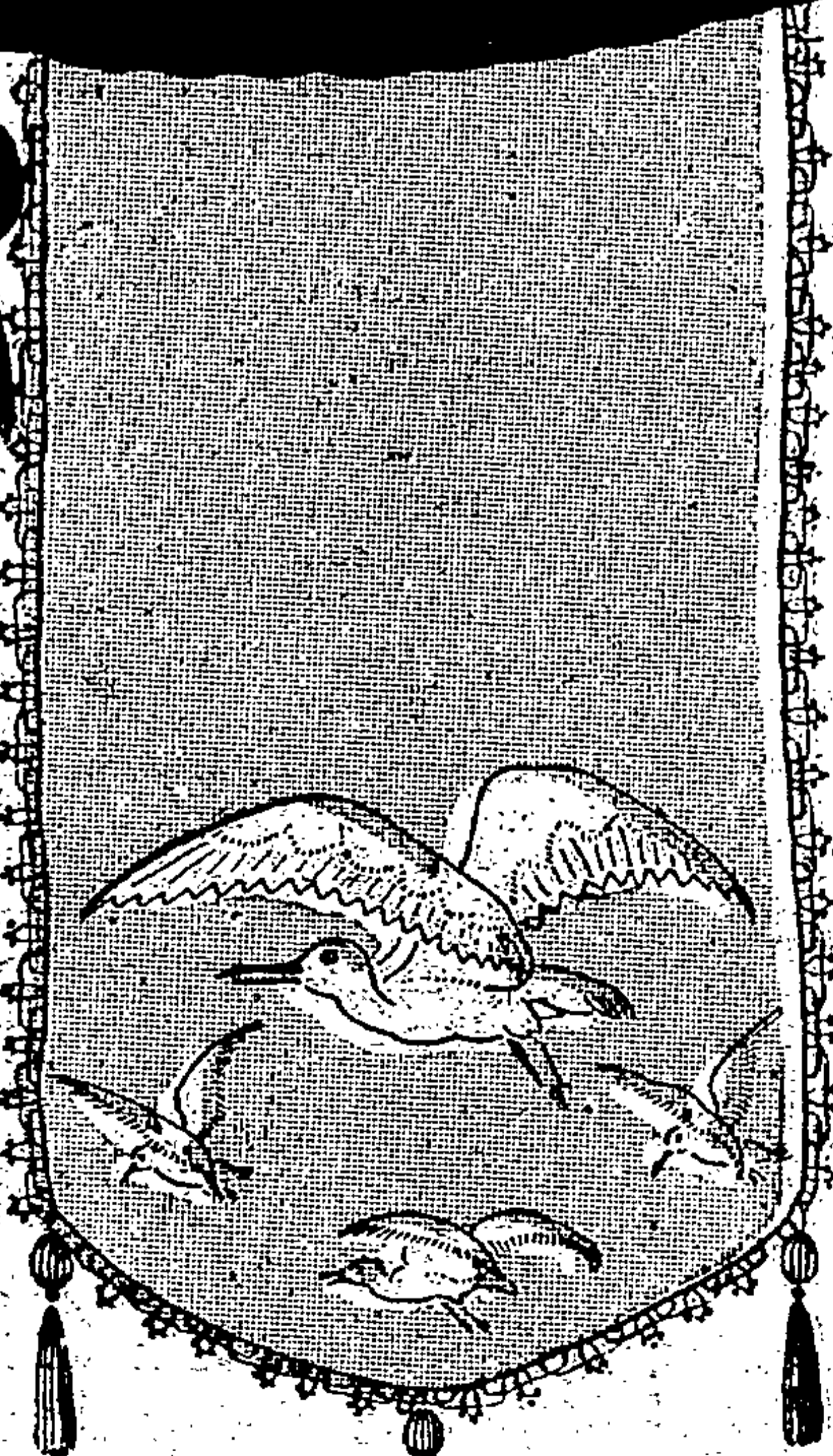
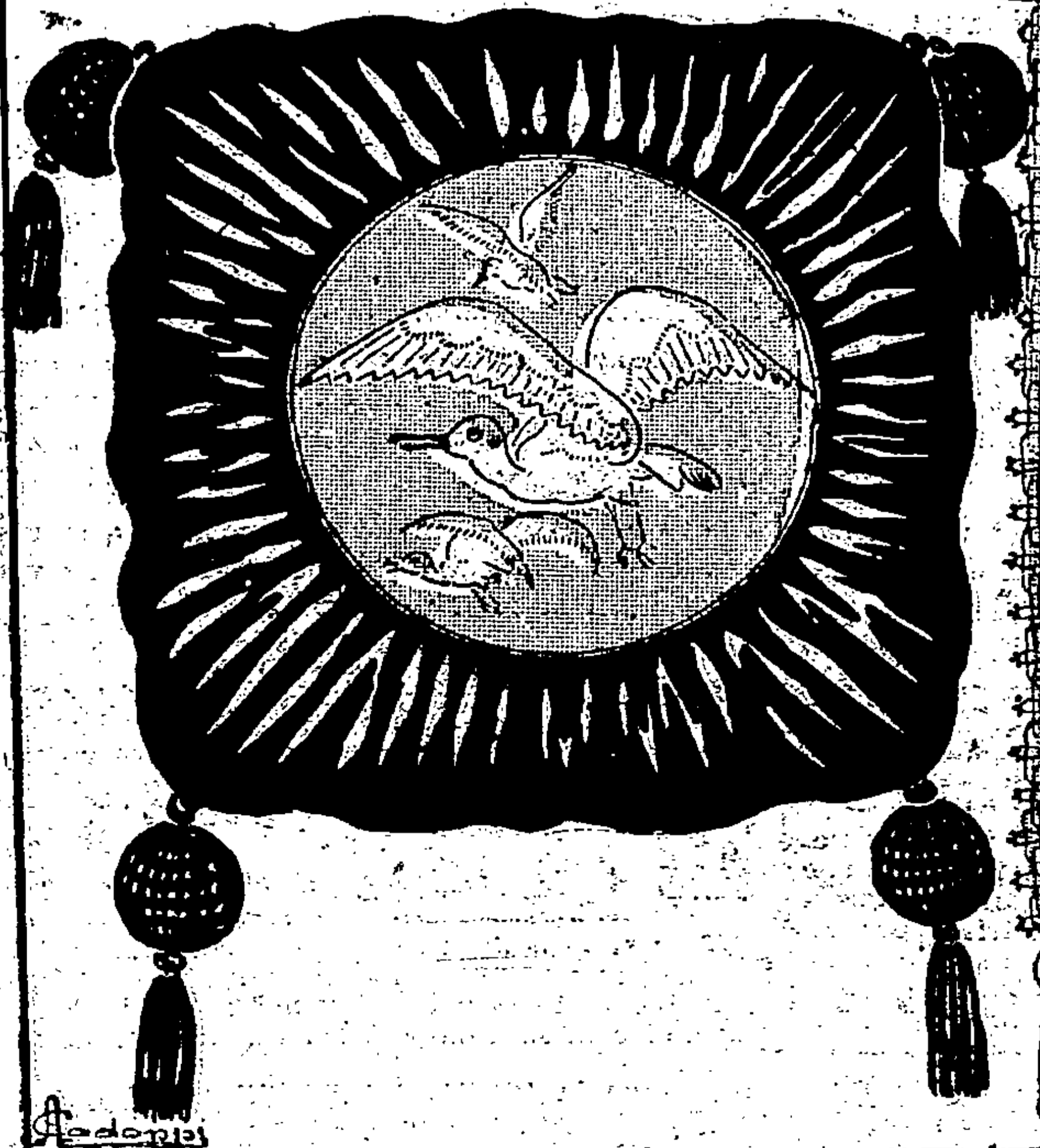
simples : point lancé et point de tige, soit en applications avec détails rebrodés à l'aide des mêmes points.

PRIX:

Centre de coussin, diamètre 0^m,20, dessiné sur satin..... 8 fr. 50

Délai de livraison : 15 jours.

Adresser commandes et mandats au Magasin d'Ouvrages de Dames, 84, rue Lafayette, Paris. Aucun envoi contre remboursement.



A. Denes

Causerie du docteur

CE QUE TOUT LE MONDE DEVRAIT SAVOIR !

C'est une histoire de chasse. Elle est d'actualité. J'étais allé passer la journée chez un camarade qui est médecin dans un gros bourg normand. Or, pendant que nous déjeunions, on apporta un blessé. C'était un chasseur qui s'était cassé la jambe, en sautant un fossé. L'accident avait eu lieu en plaine, à 8 kilomètres de là et le pauvre homme avait été transporté au trot d'une charrette normande. Il était blême de douleur. Pensez donc ! Chaque cahot de la voiture déplaçait ses os fracturés, sans compter les transbordements opérés par des mains, pleines de bonne volonté, mais inhabiles.

Eh bien ! si les amis du blessé avaient eu quelques connaissances élémentaires des secours d'urgence, ils auraient pu lui épargner des tortures inutiles. C'est pourquoi je veux vous donner quelques notions élémentaires de ces secours d'urgence, afin que si vous trouvez quelque jour en présence d'un membre cassé, vous sachiez faire les gestes utiles et épargner au blessé des souffrances terribles.

Tout d'abord, en présence d'une fracture, votre premier souci sera de protéger le membre contre les heurts et les chocs. Pour cela, tout sera bon ! Le coton, le foin, la paille, l'herbe, la mousse. Ensuite, comme tout mouvement cause des douleurs intolérables au blessé, vous vous efforcerez d'immobiliser le membre. C'est plus facile que vous ne le pensez. Il vous suffira alors de placer des attelles. Attention ! Ces attelles devront remonter très haut et descendre très bas, car il faudra qu'elles s'opposent à tout mouvement des deux articulations qui sont au-dessus et au-dessous de la fracture.

Des attelles ? Mais il faut en avoir ! On en a toujours ! Tout peut servir d'attelles : des cartons, des lattes, des branches, des cannes, des parapluies, des fusils, etc... Vous les appliquez de chaque côté du membre fracturé, par-dessus l'herbe, la mousse, le coton, et vous ficellez solidement le tout. N'hésitez pas à mettre beaucoup de liens. Si quelques-uns se relâchent les autres tiendront.

Voilà donc le membre immobilisé dans sa longueur.

Il vous reste maintenant à réaliser son immobilisation totale. Pour arriver à ce but, vous allez le fixer à une partie saine du corps. Je m'explique. Il s'agit par exemple d'une jambe cassée. Alors, munie de l'appareil de fortune que vous venez de lui poser, vous l'attachez à l'autre jambe. Cette dernière joue le rôle d'une grande attelle. Si c'est un bras, vous le fixez contre le thorax. Surtout, je le répète, multipliez les liens ; on a toujours une tendance à négliger ce point capital. Il est pourtant de première importance car c'est dans ce ficelage définitif que tout votre appareil va puiser sa force de résistance et sa solidité.

Ainsi protégé, le blessé pourra supporter un transport avec le minimum de douleur et les pointes osseuses de l'os fracturé ne risqueront pas de déchirer les tissus.

D^r A. THIBAUT.

Chaque demande de consultation par lettre détaillée doit être accompagnée d'un mandat-poste de 10 francs adressé à l'Administration des Dimanches de la Femme, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e).

À la campagne

Procédés pour découvrir les sources.

1^o Il faut, avant le lever du soleil, se coucher sur le ventre et regarder au ras du sol. Si on voit à quelque endroit une vapeur humide s'élever en ondoyant, on pourra fouiller avec quelque certitude.

2^o La présence des plantes vivantes dans l'eau est un indice de sources ; les joncs, saules, roseaux, cresson, la menthe aquatique, le tussilage, etc., sont dans ce cas.

3^o Si après le lever du soleil, on voit des nuées de petits insectes voltiger sur le sol à un même endroit, on doit conclure à la proximité de l'eau.

4^o Quand sur un sol sec on aperçoit des grenouilles, il faut chercher les endroits où se réunissent ces animaux, ils sont toujours voisins d'un filet d'eau.

TOINON.

PETIT COURRIER

Louise B... — Pourquoi restez-vous maigre ? Il est si facile aujourd'hui, avec la méthode *Matalba* (Secret Oriental), de développer sans danger et rapidement telle ou telle partie du corps. Demandez à M. Bertrand, pharmacien, rue Sellerie, à Saint-Quentin, qu'il vous envoie sa méthode gratuite.

Mon studio. — Vous réaliserez plus de 50 p. 100 d'économie en achetant directement ces magnifiques lapis d'Orient, ces riches tentures, ces superbes coussins, à Alger, chez M^{me} Julien, 2, rue de la Fonderie, Alger. Franco port et droits. Echantillon photos.

Collection Rose-France

Pour être Jolie,
par le D^r MESTADIER.
L'Art de Plaire,
par la C^{me} D'AVIGNÉ.
Mille Secrets de Beauté,
par la D^{me} SIMSON.
Les Secrets de l'Écriture,
par ENIGMA.
Le Savoir-Vivre Moderne,
par NICOLE.

CHAQUE VOLUME :
5 francs, franco.

Adresser commandes et mandats à l'Administration des Dimanches de la Femme, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e).

Demandez aujourd'hui, en vente partout
Le N^o 46 du "FILM COMPLET" qui publie :
LE RAVIN DE LA MORT

Roman-cinéma complet, tirage de luxe.

Le numéro : 0 fr. 25

Envoi franco contre la somme de 0 fr. 30 adressée à l'Administration du FILM COMPLET, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e).

HOMMAGE A LA BEAUTE



La femme a un devoir :
être belle.

Le désir d'une femme d'être belle est parfaitement naturel et n'a rien à voir avec la vanité, mais aucune femme ne peut espérer atteindre ce désir si son teint reste fané, la peau jaune et pleine d'imperfections.

L'usage de la Cire Aseptine est le seul moyen rapide et efficace que doit employer chaque femme, quel que soit son âge, pour retrouver une carnation fraîche et veloutée ; le procédé est simple, facile, digne de toute femme et surtout... naturel.

Massez délicatement le visage le soir, avant de vous coucher, avec un peu de Cire Aseptine ; après quelques applications vous vous apercevrez que la couche jaune et fanée, qui est en réalité de la peau morte, sera absorbée, révélant ainsi votre teint naturel dans toute sa fraîcheur sans laquelle la beauté réelle n'existe pas.

Complétez ce traitement facile en faisant usage de la Poudre Aseptine ; bientôt vos amies vous demanderont le secret de votre transfiguration.

La Cire Aseptine est vendue partout dans de très jolis pots et à un prix plus que raisonnable.

LES EPILATOIRES "EPILIA"

SONT LES MEILLEURS ET LES MOINS CHERS.
Eau 7'60 - Crème 6'60 - Poudre 6'60. Franco ; mandat ou timbres.
E. POITEVIN, 2, Pl. du Théâtre-Français, PARIS. Env. différée.

CECI INTERESSE

Tous les Jeunes Gens et Jeunes Filles
et tous les Pères et Mères de Famille

Une occasion unique de vous renseigner de la façon la plus complète sur toutes les situations, quelles qu'elles soient, et sur les études à entreprendre pour y parvenir vous est offerte par

L'ÉCOLE UNIVERSELLE par correspondance de Paris,

la plus importante du monde. Elle vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent :

Broch. 407 : **Classes primaires complètes**, certificat d'études, brevets, C. A. P., professorats.

Broch. 424 : **Classes secondaires complètes**, baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 447 : **Toutes les Carrières administratives.**

Broch. 456 : **Toutes les Grandes Ecoles** : Normale supérieure, Polytechnique, Centrale, Ponts et Chaussées, Mines, Navale, Coloniale, Saint-Cyr, Supérieure d'Electricité, Physique et Chimie, Arts et Métiers, Agriculture, Vétérinaires, etc. Institut agronomique, Electrotechnique, de Chimie appliquée, etc...

Broch. 464 : **Carrières d'Ingénieur** : sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : Electricité, Radiotélégraphie, Mécanique, Automobile, Aviation, Métallurgie, Mines, Travaux publics, Architecture, Topographie, Froid, Chimie, Agriculture.

Broch. 481 : **Carrières du Commerce** : Administrateur, secrétaire, correspondancier, sténodactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert comptable, comptable, teneur de livres. Carrières de la **Banque**, des **Assurances** et de l'**Industrie hôtelière**.

Envoyez aujourd'hui même votre nom, votre adresse et le numéro des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre absolument gracieux et sans engagement de votre part.

ÉCOLE UNIVERSELLE, 10, rue Chardin, Paris (16^e)

Incrédules, Mécontentes



de la frisure indéfrisable en vous promenant passez chez **JACQUES, 18, rue St-Ferdinand**, vous y verrez de nombreuses attest. **Plus de fer.** Pour friser prenez l'eau **REJAC**, grand succès sur les cheveux teints, décolorés ; **Bebés** ; **Fineon**, 10 fr. 50 (comandat, rembours. 11 fr. 50

GROSSIR NOVA-VITA

Puissant Régénérateur de l'Organisme.
NOTICE GRATUITE DU DOCTEUR GUIBERT.
Ecrire : Labor. Botaniques, 89, B^e Sébastopol, PARIS-2^e.

Débarrasez-vous des Duwets et Poils

Même si vous avez tout essayé écrivez-moi. Je vous indiquerai un moyen sûr et certain de vous débarrasser définitivement des poils qui enlaidissent le visage ou le corps, et cela sans danger, sans douleur, sans mauvaise odeur.

Je donne la **PREUVE IRREFUTABLE** que les poils détruits par ce moyen ne repoussent plus.

Pour recevoir **GRATUITEMENT** mon procédé, sous enveloppe fermée, écrivez de suite à **INSTITUT RADIO-DERMA (Service 17), 68, rue Condorcet, Paris.**

Les Femmes d'Orient

sont célèbres par leurs formes superbes

Comme elles, vous pouvez acquérir, sans danger, en quelques jours,

UNE BELLE POITRINE

Ferme et normalement développée, des épaules rondes et pleines, des bras potelés, en appliquant la

"MÉTHODE MATAIBA"

Véritable secret Oriental de Beauté, qui développe, raffermi et reconstitue les Seins.

SUCCÈS CERTAIN EN QUELQUES JOURS

Des milliers d'Attestations prouvent son efficacité et sa rapidité. Dès le huitième jour, vous constatez une transformation vraiment sensible.

Demandez aujourd'hui même, avec le **BON GRATUIT** ci-contre, notre méthode simple, à la portée de toutes, facile à suivre en secret, et bienfaisante pour la Santé.

BON GRATUIT

à découper ou à recopier et à adresser à **M. BERTRAND**, Pharmacien de 1^{re} classe, rue Sellerie (Section 93 à St-Quentin (Aisne), (Joindre un timbre de 25 centimes).
Veuillez envoyer gratuitement sous enveloppe cachetée, et sans signe extérieur, votre Méthode Mataiba, à

M.....

(Nom et adresse très lisibles)

Dans votre intérêt, **N'ACHETEZ PLUS DE BAS DE SOIE...**
qu'aux **BONNETERIES UNIES**, Ser. H, 12, r. Cadot, Paris
Seule maison vendant directement au consommateur aux **PRIX DE FABRIQUE**, contre mandat (ou remboursement supplément 1 fr.)

Toutes Nuances et Peintures	Bas soie	La paire. 18.75	Les 3: 39. »	beauté
		av. bagu. jour 16.50	— 47. »	diminué
	Pur fil.	La paire. 9.90	— 29. »	Pied
		av. bagu. jour 11.75	— 34.50	renforcé.

HYGIÈNE

LIN-TARIN

CONSTIPATION

POUR TOUS Travail facile rémunérateur **SANS QUITTER EMPLOI**
Ecrire **MARIUS NOYER fils**, Salon de Provence

UN PRETRE l'abbé **HAMON** possède des recettes infallibles pour le traitement de :
Diabète, Albumine, Reins, Cœur, Foie, Rhumatismes, Anémie, Obésité, Entérite, Tuberculose, Estomac, Eczéma, Ulcères, Constipation, Hémorroïdes.
Aucun Régime... Rien que des Plantes. Notice gratis.
Ecrire: Labor. Antiquaires, 89, Bd Sébastopol, PARIS-2.

VOILA

ce qu'il vous faut, Madame,

Pour vous guérir

de vos coliques, maux de reins, maux de tête, vertiges, mauvaises digestions, troubles circulatoires de vos

Règles douloureuses

Inconvénients de l'âge critique et chez les jeunes filles crises de la formation, fleurs blanches, anémie, chlorose, neurasthénie.

L'EPOQUALINE

Le flacon 6 fr. 4^{me} pharm. franco 7 fr. Brochure grat.
Gustave François, pharmacien, 16, cours Gambetta, Lyon

Si vous souffrez de

L'ESTOMAC

une demi-cuillerée de

MAGNÉSIE BISMURÉE

prise dans un peu d'eau chaude

vous apportera un Soulagement immédiat.

La Magnésie Bismurée (Marque déposée) se trouve en vente dans toutes les Pharmacies.

A l'Occasion de la Toussaint

Agrandissement Photographique

d'une valeur de 40 fr.

Ce bon est le premier d'une série de trois qui paraîtront dans les *Dimanches de la Femme* les 14 et 21 octobre et qui, réunis et envoyés à **M. SERGE**, 64, rue Tiquetonne, Paris, avec une bonne photographie à agrandir et un mandat de 7 fr. 50 pour tous frais, droits de reproduction, taxe, port et emballage, donneront droit à un superbe agrandissement d'une valeur de 40 francs.

TOUT L'HYPNOTISME pour réussir en tout
Notice 1 fr. D. F. FILIATRE, Cosne (Allier).

LA MARQUISE

CAFÉ TORRIFIÉ EXTRA

Pierre HUDRY, 8, rue du Baignoir, 8, MARSEILLE
Colis postal 2 kilos, 22 fr. franco gare, destinataire.
CONTRE MANDAT A LA COMMANDE

SOIES

CORDONNETS BYSANTINS
lacés en toutes couleurs et tous genres pour chandails, golf, etc.
PERROT, 6, Rue du CAIRE, Paris.

RIDES CICATRICES, TACHES, Traces VEROLE

Pour les effacer, écr. à **M. J. HERZOG**, Le Raincy (Cr. Paris).

LE DÉPILATOIRE ANGÉLIS

dont la découverte constitue un véritable progrès scientifique, est le meilleur moyen pour détruire définitivement et pour toujours les poils superflus sans abîmer la peau.

L'effet est instantané et tient presque du prodige, car on voit disparaître en quelques minutes les poils ou duvets les plus tenus.

DÉPILATOIRE ANGÉLIS

LE FLACON, 6 FRANCS
FRANCO DE TOUTS FRAIS
Envoi discret contre mandat, timbres ou remboursement, en commandant directement à

Etablissements CLARKS, 16 bis, rue Vivienne, PARIS

*Tourvu
qu'elle tienne!*

DITES-VOUS EN
VOUS METTANT
DE LA POUDRE

ELLE TIENDRA
SI C'EST DE LA
POUDRE
MALACÉINE

Poudre... 2 fr. 50 et 4 fr. 75
Poudre compacte... 3 fr. 75

La LOTION SCIENTIFIQUE de

Cafferra

prodigue sa puissance
tant que votre cheve-
lure n'est pas parfaite.

Flacon PM : 5 fr. ; MM : 7 fr. ; GM : 9 fr. 50 franco
Contre mandat. Contre remboursement 1 fr. en plus.

Résumé d'hygiène capillaire gratuit sur demande.

Laboratoire de CAFFERRA - Service C.

1, rue de la Réale - PARIS (1^{er}).

SPÉCIFIER LA NATURE DES CHEVEUX : GRASSE OU SÈCHE

BRODEZ VOUS-MÊME
avec les dernières Créations de Paris

L'ÉPINGLINE et LA MOUSSE

Ces ganses sont d'une application facile, elles se
prêtes à tous les dessins. Vous pouvez obtenir
vous-même de très jolis effets de broderies, en
vous inspirant de la notice explicative qui accom-
pagne chaque pièce. Ces ganses se livrent dans
une importante série de nuances mode.

Exigez les marques de fabrique **ÉPINGLINE**
et **LA MOUSSE** imprimées sur chaque carton.
Elles sont la garantie de leur fabrication et de
leur qualité.

MAIGRIR 5 kg par mois, plaisir peu coûteux
Notices et preuves gratuites
Méthode Oshonova, 65, rue d'Angoulême, Paris

POUISSANCE MAGNÉTIQUE
de près ou à distance, à la portée de tous.
Notice 0.25, Prof. SPALDINO, St MAURICE.

**CHUTE DES CHEVEUX
PELLICULES**

**SUPPRIMÉES RADICALEMENT PAR LA
PILOCARPINE**

Le Flacon 8 fr. 80
Franco contre
mandat 10 francs.

LABORATOIRE DESFRAY-Tel. Trud. 04-32
102, r. de Maubeuge, Paris, et dans toutes les bonnes pharm.

POUR MAIGRIR

**SANS NUIRE à la SANTÉ, prenez le
Thé Mexicain du Dr Jawas**

L'obésité détruit la beauté
et vieillit avant l'âge; si
vous voulez rester toujours
jeune et mince, prenez le

Thé Mexicain du Dr Jawas

et vous maigrissez sûrement
et lentement, sans fatigue
et sans aucun danger pour
la santé.

C'est une véritable cure
végétale et absolument
inoffensive.

SUCCÈS UNIVERSEL - 8e méfier des Contrefaçons
La boîte, 6,60 (impôt compris); franco 6,95; 1^{tes} Pharmacies et
C^{de} PHARMACIE DU GLOBE, 19, Boul. Bonne-Nouvelle, PARIS



**Un Regard
qui fascine...**

Les yeux de certaines femmes répandent un
charme vraiment magnétique ! Le regard de ces
femmes dites « fatales » brille d'un éclat troublant
qui attire et fascine irrésistiblement ! Ce mystérieux
et puissant pouvoir de séduction, vous pouvez
vous-même l'obtenir « en 3 jours » au moyen du
curieux secret du « Kysieul Magnétique » que
M^{me} Sarah Xantès envoie gratuitement à nos lec-
trices. C'est un procédé très simple, inoffensif et ab-
solutement unique en son genre.

Ecrivez aujourd'hui même, et en « 3 jours » vous
pourrez à votre tour, fasciner, captiver et répandre
ce charme magnétique qui fait réussir dans la vie.
Les femmes les plus aimées et les plus enviées, les
actrices les plus admirées pour leur charme se
servent du Kysieul.

Mlle Mésidora, la célèbre artiste de cinéma, dit : « Le Kysieul de Sarah
Xantès assure le succès. »

Mlle Parysis, la charmante actrice bien connue, dit : « Le Kysieul donne
aux yeux un étrange pouvoir de fascination. »

GRATUIT - Pour recevoir gratuitement le très
curieux secret du « Kysieul Magné-
tique », il suffit d'écrire sans tarder à :

Sarah XANTÈS, 40, rue Charles-Baudelaire, Paris-12^e



SAVON RODOLL

embellit
le
TEINT

PRIX:
2 fr.

à base de Crème Rodoll, Lanoline, Beurre de Cacao,
il blanchit et adoucit merveilleusement l'épiderme.
Recommandé par les médecins pour la toilette
des épidermes délicats des Dames et des Bébés.
Attention ! Exigez bien partout le **SAVON RODOLL**

Pour avoir
les mains
douces
et blanches
faites usage de la
LOTION OZOIN



Le jeu à la mode
Le Siouvolan

LA SANTÉ des Enfants par le Sport raisonné.
2 magnifiques pistolets servant
à lancer et à rattrapper une Tête d'Indien.
Jeu de sport et d'adresse très passionnant et des
plus intéressants sans aucun danger. Dans tous les bazars.

POILS ET DUVETS
disgracieux détruits pour toujours par pro-
cédé électrique. M^{lle} GABY (diplômée). Con-
sultat. grat. le mardi, 11, rue de l'Etoile, Paris

POUR MAIGRIR

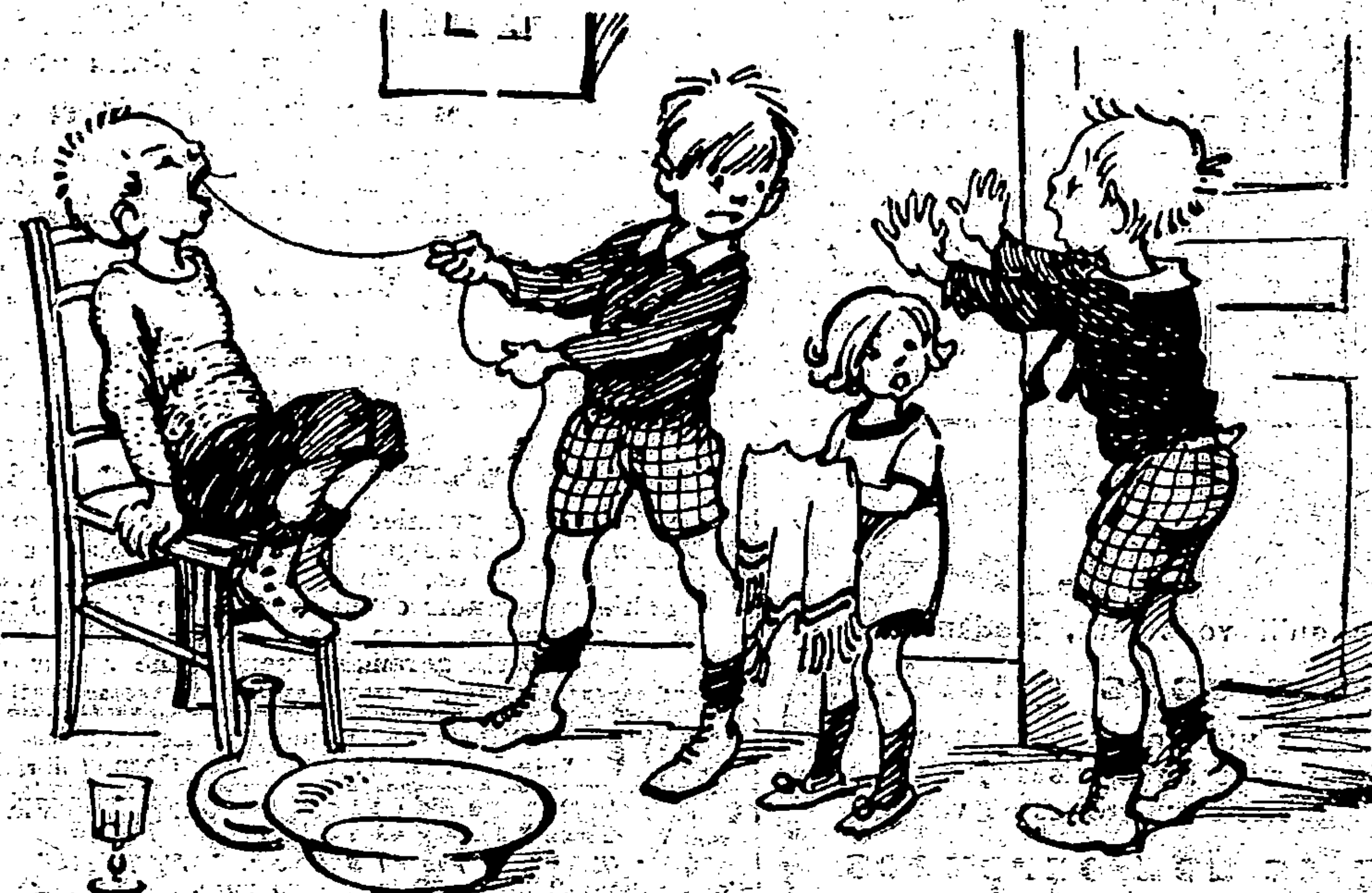
Rapidement et sans danger, pour retrouver
ou conserver l'élégance de votre taille.
Madame, prenez en toute confiance, des

CACHETS BACHELARD

aux algues marines et iodothyrique
produit sérieux dont vous obtiendrez des

RÉSULTATS SURPRENANTS

La boîte 9 fr. 25; 3 boîtes 27 fr. (coût mandat à
H BACHELARD, ph^{ie}, 8, rue Desnouettes, Paris-15^e)



arrêtez, arrêtez, nous avons publié le Dentol.

LE DENTOL EAU, PÂTE, POUDRE, SAVON, est un dentifrice à la fois
souverainement antiseptique et doué du parfum le plus agréable.

Créé d'après les travaux de Pasteur, il raffermi les gencives. En peu de jours, il donne aux
dents une blancheur éclatante. Il purifie l'haleine et est particulièrement recommandé aux
fumeurs. Il laisse dans la bouche une sensation de fraîcheur délicieuse persistante.

Le DENTOL se trouve dans toutes les bonnes maisons vendant de la parfumerie
et dans les pharmacies.

Dépôt général : Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris.

LES EPILATOIRES DUSSE

LES SEULS QUI AGISSENT RADICALEMENT ET N'IRRITENT PAS LA PEAU.
Procédés modernes, éprouvés, rigoureusement personnels. Maison centenaire.
Notice fournit tous renseignements. Envoi gratuit sur demande, 1, Rue Jean-Jacques Rousseau, PARIS.

Corbeil. — Imp. Créte. Supplément littéraire gratuit au n° 83 des Dimanches de la Femme.

L'APPEL

A LA

TERRE



ROMAN INÉDIT

DE JEAN DE KERLECQ

L'APPEL A LA TERRE



I

LE RETOUR DES MOISSONNEURS

Le soir tombait. Les moissonneurs rentraient des champs ; les uns à pied, les autres juchés sur les voitures à gerbes, mollement allongés sur d'odorantes litières de sainfoin ou de luzerne.

Ils chantaient.

Quoi ? Ils eussent été bien embarrassés à le dire. Leurs voix se confondaient en une mélodie étrange, monotone, que l'écho portait jusqu'aux confins de la plaine, où, à travers la grisaille du crépuscule, se devinait un troupeau de moutons que ramenait un berger pensif.

Un gars de batterie interpella la joyeuse compagnie :

— Il est temps d'aller manger la soupe !

— M'est avis ! approuva un grand garçon l'une vingtaine d'années, râblé, brun de cheveux, au visage déjà hâlé.

Et il se reprit à chanter avec les autres.

C'était le fils du fermier de la « Baronnie », Jean Gautier, un fier travailleur.

La « Baronnie » était la plus belle ferme du pays. Riche en pommiers, forte en herbages, bien arrosée, elle donnait chaque année de beaux bénéfices à son exploitant. Aussi, la considération dont elle jouissait s'étendait-elle à Pierre Gautier et à toute sa famille. De bien braves gens d'ailleurs, obligeants, pas trop âpres au gain.

Jean, fils unique, était le point de mire de toutes les mères qui avaient, à Marcei, une fille à marier, bien qu'il n'eut pas encore fait son service militaire. Il devait partir, avec sa classe, à l'entrée de l'hiver. Il n'en était pas plus fier pour cela, au contraire. Il lui en coûtait de quitter son village, certes, et sa famille, et la vieille maison dont le toit avait abrité plusieurs générations de Gautier ; mais il regrettait plus encore d'abandonner Marie Dubard, la fille du fermier du Bois-Maheu.

Sans qu'ils se fussent officiellement fiancés on les disait « promis ». En bon normand, Jean Gautier ne disait ni oui, ni non ; mais

il était visible qu'ils s'aimaient. D'ailleurs, les deux familles se fréquentaient assidûment. Quand l'une se rendait à quelque assemblée, que ce fut à Mortrée, à Montmerrei, ou à Saint-Christophe-le-Jajolet, on pouvait tenir pour certain que l'autre suivait de près. On se retrouvait sur le lieu de la fête et l'on buvait du cidre ensemble, en regardant le va-et-vient des curieux accourus de toutes les communes avoisinantes. Jean Gautier n'avait d'yeux que pour Marie. Elle, nature réfléchie, pondérée, ne se départissait guère de son calme. On aurait pu croire, à la voir ainsi toujours sérieuse, que ce discret hommage la laissait indifférente. Il n'en était rien cependant. Sous des dehors un peu froids, Marie Dubard cachait un cœur profondément sensible, d'une exquisite délicatesse, et l'affection qu'elle gardait à Jean Gautier était pour le moins aussi grande que celle dont l'honorait le fils du fermier de la « Baronnie ». Elevés côte à côte, ils se tutoyaient depuis l'enfance.

A la saison des foins, de ferme à ferme, on s'entraide. Quand l'un a fini sa récolte, il prête à son voisin le concours de ses bras. Ainsi faisaient, depuis toujours, les Dubard et les Gautier. Ceci explique pourquoi, ayant terminé sa chanson, le beau gars se retournait sans cesse, en souriant, vers la voiture qui suivait celle où lui-même avait pris place, et sur le sommet de laquelle la belle fille, quasi majestueuse, semblait la reine des champs d'août !

La première voiture, en cahotant, avait franchi la barrière de la ferme. Le fils Gautier sauta à terre et, tandis que les autres pénétraient dans la salle basse où la soupe fumait dans les assiettes, il se précipita pour recevoir Marie Dubard.

— Laisse-toi glisser, dit-il.

Elle fit ainsi, et il la reçut avec d'infinies précautions.

Déjà, les moissonneurs s'étaient assis sur le banc, contre le mur. Gautier père présidait, au bout de la table. Les jeunes gens s'assirent près de lui et, bientôt, le bruit des cuillers fut le seul qui troubla le silence.

Pour fêter la rentrée des foins, maître Gautier avait bien fait les choses. Adélaïde, sa femme, surveillait une dinde achevant de rôtir sous le manteau de la haute cheminée. On avait tiré du « gros » cidre au tonneau des grands jours ; peu à peu, les langues se délièrent. On parla bétail et récoltes, puis, à mesure que les têtes s'échauffaient, on en vint à plaisanter, sans oublier pourtant qu'une jeune fille était là, et qu'il convenait d'observer une certaine retenue. D'ailleurs, Pierre Gautier n'entendait pas qu'on se permit des grossièretés à sa table. Il gardait toujours une réserve digne, qui n'était pas sans en imposer un peu à son entourage. Non ennemi de la gaité, toutefois, et respectueux de la tradition, il invita lui-même, à l'instant du café, les « aôteux » à pousser leur chanson.

Pressé d'ouvrir le concert, le maître s'en défendit. Il ne savait rien... D'autre part, c'était affaire aux jeunes gens. On se garda d'insister, et ce fut le grand Houssemaille, un garçon qui avait été à Paris, qui chanta le premier, d'un air avantageux, une romance sentimentale, en substituant, à la musique originale, un air de sa façon.

Constant Dubard, le père de Marie, avait brillé autrefois dans les noces. Bien qu'il eut à peu près perdu cette voix qui le faisait rechercher au temps de sa jeunesse, il ne se fit pas prier et chevrota une vieille complainte où s'exaltait l'amour de la terre natale :

*Je suis du pays des pommes
Et combien fier de m'en vanter !
Car le cidre y fait de beaux hommes
Que le vin ne saurait tenter.
Si plus tard je vais à la ville
Ce ne sera que pour un temps.
Dédaignant le plaisir fragile
Je n'oublierai jamais nos champs.
Car toujours je reviendrai
Au village, au village,
Car toujours je reviendrai
Au village, au cœur de mai !*

Tous reprennent ensemble le refrain :

*Car toujours je reviendrai
Au village, au village,
Car toujours je reviendrai
Au village, au cœur de mai !*

Quand chacun eut fait valoir ses talents, maître Gautier versa une dernière lampée de sa meilleure eau-de-vie et Constant Dubard se tourna vers sa fille :

— Eh bien, Marie, je crois qu'il est l'heure de regagner le Bois-Maheu ? Ta mère doit se demander si nous n'allons pas coucher à la Baronnie.

La jeune fille fit un signe d'assentiment et se leva. Par la porte grande ouverte on apercevait un coin du ciel étoilé.

— Ah ! la belle nuit, observa Jean. J'ai bien envie d'aller vous reconduire.

— Mon Dieu, fit Dubard... si le cœur t'en dit. Ça n'est pas si loin.

Les Dubard prirent congé de l'assemblée et s'en allèrent sans se presser tandis que les gars, d'août se répandaient dans les granges où le foin odorant leur offrait un lit moelleux.

Après avoir traversé le village endormi, le trio avait dépassé la croix des Saules. Jean tenait le bras de Marie, le père Dubard marchait de l'autre côté de sa fille. De temps à autre, il interrogeait le ciel et plus particulièrement la lune, qu'entourait une brume légère.

— Hum ! fit-il à la fin, M'est avis que le temps va changer.

— Bah ! protesta Jean qui, d'ailleurs, pensait à tout autre chose.

— J'en ai peur... C'est que les foins du Bois-Maheu ne sont seulement pas en *villottes* (amoncellement). S'il pleuvait là-dessus, dame ! la récolte serait perdue.

— Mais non ! mais non ! Il fera beau demain.

Pardieu, les jeunes gens ne se préoccupaient guère de l'état de l'atmosphère. Ils goûtaient avidement la joie de se retrouver ensemble, de se communiquer leurs pensées, leurs rêves d'avenir.

Pierre Gautier, après avoir trimé sur sa ferme plus de cinquante années, aspirait au repos. Il lui tardait que son fils revint du service pour lui passer la main.

Constant Dubard, plus jeune de quelques années, continuerait à faire valoir le Bois-Maheu. Plus tard, si Jean voulait arrondir son bien, il n'aurait qu'à prendre aussi les terres de son beau-père. Il serait ainsi à la tête d'une des plus belles exploitations agricoles de l'arrondissement d'Argentan.

Jean aurait bien marché toute la nuit

par les chemins fleuris d'aubépines, et Marie ne se fut pas plainte de prolonger cette promenade, mais la distance qui sépare la Baronnie du Bois-Maheu est si courte, qu'il ne fallut guère plus de dix minutes pour la franchir; et encore s'arrêta-t-on à plusieurs reprises comme pour donner plus de solennité aux paroles échangées.

Soudain, au sommet de la côte, parmi les pommiers tors, apparut le Bois-Maheu, dont les bâtiments se refroidissaient sous la lune. Une lumière brillait encore au rez-de-chaussée.

Constant Dubard poussa la barrière, puis la referma derrière les jeunes gens. Ils traversèrent la cour en silence sans que le chien, somnolent, eut donné de la voix.

— Il nous a reconnus, remarqua la jeune fille.

Ils pénétrèrent dans la salle commune où Catherine, la femme du fermier, ravaudait sous la lampe une paire de bas.

— Il ne fallait pas nous attendre, reprocha Constant.

Elle sourit :

— J'ai travaillé.

Elle regarda Jean en dessous, et ajouta :

— Et puis, je savais bien que celui-ci viendrait.

— Ce n'est pas une raison, répliqua le jeune homme. Nous sommes gens de revue.

— Veux-tu prendre une tasse de café?

— Non, merci. Il est l'heure d'aller se coucher.

Il embrassa Catherine, puis Marie, serra la main du fermier et s'éclipsa.

Marie, sur le seuil de la porte, lui fit encore un signe de la main.

— C'est un « fini » bon garçon, dit la mère.

— Et un fier travailleur, surenchérit Dubard.

La jeune fille n'ajouta rien, mais l'éloquence de son regard disait assez son bonheur et sa fierté.

Maintenant, sur la route où les hautes haies projetaient de larges pans d'ombre, le cœur épanoui, Jean Gautier redescendait en chantant.

II

PREMIÈRE DOULEUR

L'été venait de finir.

Morne, au bout de la table, la tête dans

ses mains, Jean Gautier ne parlait plus.

Marie, la larme à l'œil, le regardait dans un silence grave, avec une sorte de muet désespoir. Elle emplissait son cœur et sa pensée de la chère image.

Jean, le soir même, allait partir. Son père devait le conduire à la gare d'Alménèches, afin qu'il rejoignit son régiment le lendemain, dès la première heure, à Alençon.

Le fils Gautier n'avait jamais quitté son village. Il ne croyait pas que ce fut possible. Jusqu'à la limite extrême, il avait cru à un miracle, à n'importe quoi qui l'arracherait à ce cauchemar : partir.

Et rien n'était venu.

C'était l'exil certain, et pour combien de temps ! Il ne lui paraissait pas qu'il fut un terme à ce grand malheur. Il se demandait pourquoi on l'enlevait à la terre où sa place était marquée, pour l'envoyer, farouche et désœuvré, dans le grand chenil des casernes.

Il ne comprenait pas. Il se révoltait. Pour un peu, il se fut caché dans une grange.

— Je n'irai pas, non, je n'irai pas !... avait-il cent fois répété.

Gautier père l'avait raisonné. Dubard, ancien soldat, avait affirmé que le régiment était nécessaire à la formation d'un homme ; le curé de la paroisse avait ajouté quelques bonnes paroles ; Marie, enfin, avait conseillé la résignation.

Que faire, tout seul de son avis, devant l'inéluctable ?

Jean Gautier avait bouclé sa valise.

N'importe, il se faisait violence. Il aurait donné la moitié de sa terre pour rester sur l'autre à trimer du matin au soir, comme le dernier des esclaves.

Le silence devenait pénible.

— Tu nous écriras, dit Marie.

— Oui.

— Souvent, n'est-ce pas ?

Il ne mettait guère la main à la plume. Une lettre était un événement dans sa vie. Il promit pourtant :

— Toutes les semaines.

— Deux fois...

— Je tâcherai.

En dépit de sa grande affection pour Marie, il demeurait sérieux, le sourcil froncé.

— Allons ! fit Constant en levant son verre. A ta santé, garçon !

Mais Jean Gautier trinqua mollement :

— Il y a des moments où l'on aimerait mieux être mort.

— En voilà des idées, reprocha Catherine... et Marie, tu n'y penses pas.

— C'est justement parce que j'y pense.

— Le temps passe si vite, dit la jeune fille.

— Oui... quand on est heureux.

Décidément, il apparaissait bien que le conscrit se refusait toute consolation. Dubard n'insista pas.

Le repas s'acheva néanmoins sur une note moins triste, le grand Houssemaille étant venu trinquer avec le camarade qui le précédait d'un an au service. Pour lui, partir, voir du pays, était un plaisir dont il se réjouissait par avance. Au moins, au régiment, on n'avait qu'à se laisser vivre ; le rôti cuisait tout seul, le tailleur vous faisait un fin complet, « à l'œil » ; au quatorze juillet on tirait du canon, et pour peu qu'on gagnât du galon, on pouvait faire son petit effet, à sa prochaine permission, à la sortie de la messe. Et puis, quoi, c'était l'affaire de quelques mois, on n'était pas marié avec le flingot...

La bonne humeur d'Houssemaille avait détendu le masque un peu dur du fiancé de Marie Dubard et, maintenant, presque rassuré il pensait :

— Il a raison.

Quand Houssemaille eut vidé par deux fois sa tasse, il s'en alla chez le voisin sous un nouveau prétexte. C'était un bon vivant, toujours prêt à rire, à chanter, à boire et à manger à tous les râteliers.

— En voilà un qui ne s'en fait pas, dit Constant, et, par ma foi, il a raison.

Quelques jours plus tôt, le bétail du Bois-Maheu s'était augmenté d'une jeune unité : un « génisson » vigoureux qui, déjà, tirait sur sa longe. Jean Gautier consentit à l'aller voir. Bras dessus, bras dessous, les jeunes gens s'acheminèrent vers l'étable. D'ordinaire, le fils Gautier prenait grand intérêt à tout ce qui touchait la terre. Ce jour là, tout à son amertume, il regardait au loin de sombres perspectives. Il passa pourtant, par habitude, sa main sur le dos de la bête.

— Un bel animal, dit-il.

Puis, comme pressé maintenant de se soustraire à des préoccupations si étrangères à son état d'âme :

— Il faut que je rentre à la Baronnie. Maman est contrariée que je n'aie pas pris à la maison mon dernier repas ; c'est bien le moins que je lui consacre les quelques heures qui me restent à passer au pays.

— Tu as raison, approuva Dubard. Il ne faut pas contrarier Adélaïde.

Il reconsuma Jean jusqu'au chemin. Catherine vint embrasser le gars encore une fois, puis, devinant le secret désir des jeunes gens :

— Marie, dit-elle, si tu veux aller jusqu'à la Baronnie ?

— Ce n'est pas de refus, maman.

Ils partirent.

Jean Gautier marchait tête basse. Marie, très triste, le regardait à la dérobée. Dans le tourbillon de pensées confuses qui les assaillait, ils ne parvenaient pas à discerner une lueur. Ils échangèrent peu de paroles. A la vérité, ils ne savaient que dire.

Ils rentrèrent à la Baronnie, prostrés, le cœur lourd, et s'assirent sur le banc, contre le mur, dans un silence persistant, entrecoupé de soupirs. Ils demeurèrent ainsi jusqu'aux approches du soir autour de la table sur laquelle la maman Gautier avait disposé un poulet froid, des andouilles et autres friandises auxquelles le fils, l'appétit coupé, ne toucha guère. Après le café, Pierre Gautier se leva pour atteler la grise.

Jean se raidit. L'heure du départ avait sonné. Il ne voulait point donner à Marie le spectacle d'une incurable hypocondrie. Il esquissa un sourire, que démentit le pli amer de ses lèvres.

Adélaïde pressa longuement son garçon dans ses bras.

— Sois sage... pense à nous... Ne nous laisse pas sans nouvelles.

Puis, incapable de maîtriser plus longtemps son émotion, elle éclata en sanglots. C'était la première fois qu'elle voyait s'éloigner d'elle ce fils unique.

Gautier père mordillait sa moustache.

— Jean... tu sais... le train n'attend pas.

— C'est juste.

Il se tourna vers Marie.

— Tu ne viens pas avec nous jusqu'à la gare ?

Elle réfléchit un moment, regarda Adélaïde effondrée :

— Non... J'aurais trop de peine de te voir partir.

Ils s'embrassèrent éperdument, se serrèrent encore les mains, puis Pierre donna le coup de fouet du départ.

Les femmes suivirent la voiture jusqu'à la route. Elles regardèrent l'aimé s'éloigner. Avant de tourner à la Croix des Saules, il se retourna, aperçut les chères créatures en larmes et leur fit un dernier geste d'adieu.

C'était fini... fini.

Jean Gautier se mordit les lèvres avec fureur.

Au loin, la voix d'Houssemaille lançait à la face du soleil couchant :

*Car toujours, je reviendrai
Au village, au village,
Car toujours je reviendrai
Au village, au cœur de mai !*

— Dieu fasse ! songea Jean Gautier.

III

LE MAUVAIS GRAIN

Les premiers jours d'encasernement furent pénibles au fils des champs habitué à respirer à pleins poumons l'odeur de la liberté. La vie en commun, la discipline, les exercices, la théorie, les revues furent autant de cauchemars dont il fit à ses parents, à Marie Dubard, une peinture poussée au noir. Il se dit très-malheureux, le crut, et se laissa aller au plus violent désespoir.

Néanmoins, comme il avait quelque argent, il se fit bien vite des camarades qui l'entraînèrent dans les salles empuanties de tabac, de mauvais vin et de relents d'acool frelaté des cantines régimentaires. Accoudé sur les tables crasseuses, il écouta quelques mauvais garçons lui vanter les plaisirs de la ville. Son voisin de chambrée, un Parisien de Grenelle, Raoul Ballardier, se pencha sur sa détresse, l'aida parfois à se tirer d'affaire, lui évita bien des ennuis, se rendit indispensable, en profita pour asseoir son influence sur ce paysan à peine dégrossi, mais dont la bourse révélait l'aisance. Ils devinrent inséparables. Dès lors, chaque soir après la soupe, Jean Gautier se laissa conduire docilement par cet obligant cicerone à travers les rues sombres de la ville. Ils s'attardèrent dans les cafés, passèrent au cinéma, ou au concert, les

soirées où ils jouissaient de la permission de minuit. Peu à peu, Jean prit goût à des plaisirs qu'il ne soupçonnait pas naguère. Ballardier, pour accentuer encore cette évolution, lui vantait la « bonne vie » de Paris, ses distractions à l'infini, sa fièvre, la liberté dont on y jouissait. Là, au moins, l'ouvrier gagnait largement sa vie : huit heures de travail, pas plus... ensuite... promenades, apéritifs, concert... Il lui dépeignait l'exubérante gaieté des beaux dimanches, Nogent et Robinson, le canotage et la course à ânes, les balançoires du Lapin Sauté, la cohue joyeuse des fêtes du quartier.

Jean Gautier écoutait tout cela bouche bée. Paris lui apparaissait comme un incertain pays de rêve, comme un paradis inaccessible où l'existence s'écoulait en des délices sans cesse renouvelés.

Paris ! Jointain mirage ! ville tentaculaire !...

Le fils de la Terre l'appelait de tous ses vœux.

— Tu devrais venir passer ta prochaine permission avec moi, insinua Ballardier. Tu verrais comme on s'amuserait.

Jean Gautier ne dit pas non — par respect humain — mais il se promit bien de repousser cette offre tentante. Il adorait sa mère, il aimait profondément Marie Dubard ; il lui tardait de les retrouver. Le goût qu'il prenait aux loisirs de sa vie nouvelle ne parvenait pas à lui faire oublier Marcei et la Baronnie... et le chemin du Bois-Maheu, où l'on respirait au printemps le parfum capiteux des aubépines en fleurs. Souvent le matin, accoudé sur son lit, avant que sonnât le réveil, il évoquait les chers êtres, les horizons familiers, la vieille église dont la tour carrée émergeait des marronniers centenaires.

Là, il avait grandi ; là, il s'était senti si complètement heureux ; là, il aimait !

A Noël, il se vit octroyer une permission de quatre jours. Ballardier, puni de prison, s'était vu refuser la sienne. Il n'y eut donc point de tiraillements entre les deux hommes.

Jean arriva à Alménèches par le train de six heures du soir. Le père Gautier l'attendait à la gare, debout à la tête du cheval, emmitouffé dans sa peau de bique. Sur le siège de la carriole, Marie Dubard se recroquevillait, transie de froid, les pieds gelés. Jean embrassa son père, puis sa fiancée.

— Toi !... par ce vent glacé... tu n'aurais pas dû... c'est une folie.

Elle sourit tendrement.

— J'ai si hâte... si grande hâte de te revoir... Sais-tu que tu es tout plein joli en militaire.

De fait, grand, se tenant droit, il avait fort bon air.

Il grimpa dans la voiture, se tassa près de Marie Dubard. Pierre les rejoignit, leur jeta sur les genoux la couverture qu'il venait de retirer du dos de sa bête et l'on partit.

La nuit était profonde déjà, mais, à travers la brume épaisse, Jean devinait le paysage familier. Chaque maison sortait de l'ombre et parlait à son âme. Il reconnaissait au passage, sans les voir seulement, les hautes haies, les grands herbages. Médavy... La Chapelle... Enfin ce furent les premières maisons de Marcei, l'école, la Templierie, la Croix des Saules, la Baronnie !

Le permissionnaire sauta à terre, ouvrit la barrière, prit le cheval par la bride. Au bruit que firent les roues sur le sol empierré, la porte s'ouvrit. Adélaïde parut dans l'embrasure, puis Constant Dubard. On s'embrassa encore.

— Mais rentrez donc !... supplia la mère, il fait un froid !

Ils se hâtèrent. Une bourrée entière flambait dans la haute cheminée. Ils approchèrent des sièges, se chauffèrent les mains.

Adélaïde s'extasiait :

— Dieu que tu es beau !... Sais-tu que tu as pris de la mine.

— Y a pas à dire, le métier a du bon, affirma Dubard.

Tel n'était pas l'avis du permissionnaire ; néanmoins, tout à sa joie, il n'objecta rien.

Gautier père rentra en se frottant les mains.

— Pas chaud tout de même !

Il voulut retenir les Dubard à dîner, mais ils refusèrent. Il faisait nuit... Catherine était seule... Il fallait donner à manger aux bestiaux. D'ailleurs n'était-il pas entendu qu'on dînerait ensemble à Noël ?

Ils partirent seuls, Marie ayant obstinément refusé de se laisser accompagner par le soldat. Elle craignait qu'il ne prit froid. D'autre part, Adélaïde était trop heureuse de l'avoir là. Elle ne cessait de

le regarder, le trouvait changé à son avantage, dégrossi, la moustache bien frisée, devenu presque un monsieur. Elle en était fière.

Ils se mirent à table. Jean, heureux de cette chaude intimité, de cette naïve admiration maternelle, se sentait revivre, se retrempait dans son milieu, respirait largement comme un homme essouffé qui vient de gravir une côte. Il s'attarda à conter des anecdotes de sa vie de caserne, émailla son récit de l'argot des quartiers, parla de l'adjudète, du doublard, du pied-de-banc, avec l'assurance d'un ancien. Le père l'écoutait en silence. Lui aussi le trouvait changé. Il ne reconnaissait plus le gars un peu timide de naguère. Celui-ci affichait une vanité puérile, dont il riait sous cape. Enfin, un peu étourdi de ce bavardage, il donna le signal de la retraite générale.

Jean, une bougie à la main, monta dans sa chambre, une grande pièce blanchie à la chaux, sommairement meublée, où avait tenu toute sa jeunesse. Le lit, en bois de merisier, était surmonté d'un baldaquin d'où descendaient, jusqu'au bas de la couche, des rideaux de cretonne bleue, rayés de blanc, et mouchetés de fleurs imprécises. Entre les deux fenêtres, au-dessus de la commode encombrée de souvenirs : statuettes de la Vierge, couronne de mariée d'une aïeule, vases décorés garnis de fleurs en papier, on pouvait voir les « parchemins » de l'enfant ; son certificat d'étude et son souvenir de première communion.

Jean se glissa dans les draps, parfumés de lavande, encore imprégnés de l'odeur de la lessive, et ne tarda pas à s'endormir dans une lassitude heureuse, un anéantissement délicieux de tout son être.

Il s'attarda au lit le lendemain assez tard dans la matinée, passa un long temps à sa toilette, recommença trois fois le nœud de sa cravate, puis s'en alla par le village, serrant des mains, recevant des compliments, un peu fier quand même de se sentir tout à fait un homme. On l'obligea un peu partout à trinquer. Marie l'attendait depuis longtemps derrière les rideaux de sa chambre. Elle se précipita à sa rencontre. Tout son cœur l'avait précédé. Elle était pâle d'émotion ; ses grands yeux pensifs ne cessaient de contempler le cher visage, avec, déjà, l'idée amère de la nouvelle séparation.

Ils ne se quittèrent guère durant ces quatre jours. Leurs fiançailles furent officiellement annoncées. Marie reçut les compliments de ses amies. Jean promit de se montrer bon soldat pour revenir bientôt ; puis, à la limite extrême de sa permission, il s'en alla, chargé de provisions, le porte-monnaie bien garni.

Et ce fut, de nouveau, le tran-tran quotidien de la caserne, l'engrenage où s'efface la personnalité de l'homme, pour ne laisser qu'un numéro matricule, un automate qui va, vient, pivote, gourmandé, bousculé, obéissant en rongant son frein, machine à corvée.

— Vivement la classe ! grognait Ballardier.

La classe ! espoir du jeune soldat, rêve chaque matin caressé avec plus d'amour. Viendrait-elle jamais ?

Ballardier avait repris ses promenades quotidiennes avec Jean Gautier qu'il s'attachait à « polir » selon son expression. En réalité, sous l'impulsion du Parisien, le fils des champs s'affinait. Il observait maintenant son langage, soignait ses mains, laissait pousser ses cheveux autant que le lui permettaient les inspections de l'adjudant-major. Il se vit infliger un soir deux jours de consigne pour fantaisie de sa tenue. Il demeura, à l'heure où les autres quittaient le quartier, accoudé à l'appui de la fenêtre de la chambrée, dans une nostalgie farouche de la liberté. Le troisième jour, il sortit avec Ballardier et quelques autres, se livra à des dépenses exagérées dans des débits où le soldat était admis à brailler après boire. Peu à peu, il prit des habitudes regrettables, s'entoura de camarades douteux, toujours à court d'argent et naturellement admiratifs. Il fit appel si fréquemment à la générosité paternelle que Gautier père, inquiet, vint à Alençon s'informer... Jean promit de s'observer. Il n'en continua pas moins à subir l'ascendant de Ballardier. Ce dernier insistait pour qu'il vint à Paris lors de sa prochaine permission. Cette idée trouva Jean beaucoup moins réfractaire que la première fois. Paris exerçait sur lui une invincible attirance. Il le voulait connaître à tout prix. Ballardier offrait le gîte... Le « quart de place » rendait l'expédition peu coûteuse. C'était tentant. Jean Gautier ne sut résister.

Et c'est ainsi que, pour la première fois, répudiant la vieille terre, et son amour, et ses plus légitimes affections, le fils des champs s'en alla vers la ville de ses rêves.

Les parents de Ballardier, de braves ouvriers, furent cordiaux envers cet ami de leur fils. Raoul connaissait à fond Paris ; il ne négligea rien pour en rendre à Jean Gautier le séjour agréable. Ils passèrent ainsi six jours dans un perpétuel enchantement. Jean était définitivement conquis. La fiévreuse activité des faubourgs semblait avoir opéré en lui une révolution ; un sang plus vif courait dans ses veines.

Ah !... vivre cette vie !... être à son tour l'un des acteurs de cette scène gigantesque !

— Eh bien, fit Ballardier dans le train qui les ramenait à Alençon, tu regrettes ton voyage ?

— Je regrette seulement qu'il ait été si court.

— Et tu pourrais retourner un jour dans ton village ?

— Le moyen de faire autrement ?

— Bah !... tu n'es pas un « feignant » ; or, quand on veut travailler, on trouve à s'employer partout.

— J'y penserai, dit Jean Gautier rêveur. Il y pensa.

IV

L'ADIEU AU CLOCHER

Dès lors, Jean Gautier partagea ses permissions entre Paris et Marcel.

Ainsi s'écoula son temps de service. Il était passé caporal, sergent, puis sergent-major. Quand il venait au village, il arboraient une tenue de haute fantaisie qui lui donnait aux yeux des naturels l'aspect d'un officier. Il avait à peu près cessé de s'intéresser aux choses de la ferme. Il traversait les étables d'un air indifférent, marchait sur la pointe des pieds pour ne pas salir ses fines bottines. Adélaïde le contemplait avec cette admiration un peu puérile des mères.

C'était son gâs, son gâs ! — ce beau militaire !

Pierre Gautier se réjouissait moins que son fils fut devenu un monsieur. Cette recherche d'élégance lui causait des inquiétudes qu'il gardait pour soi, et qui grandissaient à chaque permission. Un secret instinct

l'avertissait que Jean se détachait d'eux et de la terre. Consentirait-il seulement, à sa libération, dans quelques semaines, à revenir au pays.

Jusqu'à présent, il ne s'était pas ouvert de ses inquiétudes au joli sergent. Il craignait de voir ses craintes confirmées et retardait l'instant fatidique où s'envolerait son dernier espoir. Depuis que Jean s'en était allé à l'armée, Gautier père avait fait venir un de ses neveux, Gontran, dont le père, fermier à la Cochère, avait cinq garçons, beaucoup trop pour une exploitation qui ne dépassait pas cinquante hectares.

Gontran, rude travailleur, était le bras droit de Pierre Gautier, qu'il suppléait sur les foires. D'un caractère doux, mais ferme, il savait se faire obéir des domestiques, et comme il donnait toujours l'exemple d'un labeur acharné, d'une inaltérable bonne humeur, rares étaient ceux qui ne le suivaient pas dans le sillon commencé.

Les craintes de Gautier père, en ce qui concernait Jean, n'étaient hélas ! que trop fondées. Le sergent n'avait pas vu sans satisfaction son cousin s'installer à la Baronnie. Peut-être eut-il hésité à laisser ses parents dans l'embarras, mais, puisque Gontran était là, tout s'arrangerait pour le mieux.

C'est en cet esprit que, six semaines avant sa libération, il vint à Marcei passer sa dernière permission.

Il n'avait cessé, en réalité, d'aimer ses parents pour lesquels il professait un grand respect, aussi n'était-il pas peu inquiet sur les suites de l'aveu qu'il comptait faire.

Comment Pierre Gautier allait-il prendre la chose ? Il se promit d'attendre, pour révéler ses intentions, la limite extrême, et ce fut le père lui-même qui lui donna l'occasion, à propos d'un champ voisin qui se trouvait à vendre :

— Mon intention, dit Pierre, est de garder Gontran ; or, comme le personnel ici suffit à la tâche, peut-être, pour l'occuper, pourrais-je agrandir la Baronnie ?

Jean baissa la tête et ne répondit point.

Le père, longuement, regarda ce fils qu'il sentait lui échapper, puis, voyant qu'il ne parlait toujours pas, il s'arrêta brusquement au milieu de la prairie qu'ils parcouraient ensemble, puis, les bras croisés, les yeux dans les yeux de son enfant :

— Jean !... Réponds-moi franchement. N'aurais-tu pas l'intention de revenir parmi nous ?

Sous le magnétisme de ce regard loyal et franc, le sergent-major n'osa plus longtemps cacher sa pensée.

— Mon père, dit-il, tu as deviné... Tant que je n'ai connu que la culture, je l'ai aimée ; j'ai pensé qu'elle suffirait à mes ambitions et que je pourrais ici trouver le bonheur.

— Et maintenant ?

— Pardonne-moi cet aveu ; il m'est pénible, car tu sais combien je vous aime... Eh bien, la perspective de rentrer à Marcei m'effraie à présent. J'ai perdu le goût de la terre. Ici, je m'ennuierai à mourir.

— Est-ce possible ?

— J'ai longuement réfléchi... je n'en suis malheureusement que trop certain.

— Que comptes-tu faire ?

— Aller à Paris...

— Qu'y feras-tu ?

— Je n'en sais rien encore. Je verrai. Je passais au régiment pour un des meilleurs sous-officiers comptables. Je me suis trouvé en rapport avec des fils d'industriels, de commerçants... J'ai déjà posé des jalons, je suis sûr de trouvé une bonne place.

Un moment, la gorge étranglée par l'émotion, Pierre Gautier demeura le front penché vers la terre, vers cette terre qu'il aimait d'un si profond amour, puis, la voix chevrotante :

— Est-ce possible ! Ah ! si je m'attendais à cela !..

— Tu m'en veux ?

— Oh !... peux-tu croire ?... Non, mon enfant, je ne t'en veux pas... seulement, j'ai beaucoup de chagrin. Je m'étais toujours fait à l'idée que tu continuerais les traditions de la Baronnie... mais, puisque le cœur n'y est pas... Dieu me garde de te faire violence... Va donc où t'appellent tes préférences, mais n'oublie jamais de quelle famille d'honnêtes gens tu es issu. Souviens-toi du nom obscur mais sans tache que tu portes...

Gautier père se tut tout à coup. Une larme glissa sur sa joue bronzée.

Jean prit la main du paysan.

— Papa... je t'en prie...

Le bonhomme essuya sa paupière :

— Ce n'est rien... Un instant d'émotion bien compréhensible. Il ne faut jamais

entreprendre une tâche pour laquelle on ne se sent aucun goût. Puisque tu as la possibilité de choisir, de faire autre chose, je ne garderais bien de t'influencer. Compte sur moi, je ferai entendre raison à ta mère.

Jean serra son père dans ses bras :

— Tu es un brave cœur... et ta noble résignation me donnerait des remords, si je n'avais la certitude de te donner, plus tard, d'autres satisfactions.

— Et Marie?... Tu ne songes pas à l'abandonner, j'imagine.

— Non, certes !

— C'est qu'elle t'aime... qu'elle t'adore... elle ne vit que pour toi... Tu ne voudrais pas la plonger dans un abîme de chagrin.

Jean hocha gravement la tête.

Certes, il n'avait jamais cessé d'aimer cette compagne de sa jeunesse ; son cœur se serrait à la seule pensée de lui causer la moindre amertume ; pourtant, il se rendait parfaitement compte qu'il n'avait plus pour elle la même tendresse qu'autrefois. Elle était une sœur, une amie de prédilection. Il ne se voyait plus très bien la promenant à son bras dans les rues de Paris. Quelle figure ferait, parmi toutes ces femmes élégantes, cette odorante fleur des champs ?

Il faut garder aux femmes leur cadre propre ; or, aussi fraîche et charmante que fut Marie Dubard, ne garderait-elle pas toujours la marque de son origine ?

Ainsi parlait Jean Gautier.

Enfin, il lui était venu certaines ambitions... Il avait lu des romans... il avait entendu conter des histoires d'employés sérieux épousant la fille de leur patron, devenant à leur tour des personnages importants.

Pourquoi pas lui ?

Sérieux?... il se promettait bien de l'être. D'ailleurs depuis qu'il avait conquis du galon, il s'était gardé de paraître, en des cafés louches, en compagnie de ses anciens camarades de plaisir. Sa loyauté, sa délicatesse naturelles, avaient, peu à peu, triomphé de leurs suggestions. Sa personnalité s'était de nouveau affirmée, et, s'il avait gardé des relations avec Raoul Ballardier, demeuré dans le rang, c'était en vertu d'une pudeur honorable, pour ne pas se laisser accuser de pédanterie, d'ingratitude, pour des services qu'il avait peut-être payés cher,

mais que l'autre ne lui avait pas moins rendus, spontanément, en des heures difficiles.

Pierre Gautier et son fils rentrèrent à la maison où Marie était demeurée en compagnie d'Adélaïde, afin de ranger la vaisselle abondante de leur dernier repas. Sur les conseils de son père, Jean avait décidé de s'ouvrir de ses intentions à celle que tous considéraient encore comme sa fiancée. Il s'approcha donc de la jeune fille qui lui souriait candidement, puis, d'une voix presque rauque :

— Marie... viens dans le jardin. J'ai à te parler sérieusement.

Elle regarda avec étonnement, et le suivit, vaguement inquiète.

Ils s'assirent sur un banc, près de l'étang où les lavandières du pays venaient battre leur linge à la belle saison.

— Marie, bredouilla-t-il, il faut que je te dise...

Son embarras était si visible, qu'elle pâlit :

— Une mauvaise nouvelle ?

Il sursauta, surpris de cette pénétration.

— Non pas... Il s'agit d'une orientation nouvelle de ma vie... de notre vie...

— Tu songerais à me quitter ? râla-t-elle.

Il lui prit la main :

— Chère Marie !... comment peux-tu croire !... Il ne s'agit pas de cela.

— De quoi s'agit-il donc ?

— Eh bien, voilà... Autrefois, je me fusse cabré si l'on m'avait dit qu'un jour, de mon plein gré, je quitterais la Baronnie.

— Et maintenant ?

— Je n'envisage plus du tout la perspective d'y rentrer.

— Oh !... mais pourquoi?... Que comptes-tu faire?... Que dirait maître Pierre s'il savait cela ?

— Il le sait... Je viens de causer avec lui.

— Et il ne s'est pas révolté ?

— Pas du tout. J'ai bien senti que la nouvelle ne lui était guère agréable, mais il s'est aussitôt résigné. Il ne s'est pas cru en droit de peser sur ma destinée...

— Ah !... et alors ?

— Mon intention est d'aller à Paris... de m'y faire une situation... ce qui ne saurait tarder... puis, alors, je reviendrai... et si tu m'aimes toujours...

Elle lui ferma la bouche avec sa petite main :

— Pas un mot de plus.

Et, très doucement, elle se prit à pleurer.

Un peu honteux, il s'efforça de la rassurer :

— Ne pleure pas... Tu sais bien que je t'aime... Tu as eu mes premières pensées... Jamais... jamais, tu entends? je ne pourrai t'oublier. Peut-être aurais-je dû te consulter, t'informer plus tôt de l'évolution qui s'opérait en moi... Oui... c'eût été mon devoir... mais j'avais peur, si peur de te contrarier... Tu m'en veux?

— Oh! dit-elle à travers ses larmes. Je t'aime... je t'aime... et si longtemps que durera ma vie, je t'attendrai! Il m'aurait plu de rester dans ce village où je suis née, mais je te suivrai partout... partout où tu voudras... riche ou pauvre, et s'il me faut un jour sécher tes larmes, ou partager avec toi le pain noir de l'infortune, ce sera du bonheur encore.

.....

Ils rentrèrent dans la salle où Pierre Gautier, en quelques mots, avait mis Adélaïde au courant des intentions de leur fils.

Ils trouvèrent les parents en larmes, assis près de l'âtre éteint. Le vieux chien, somnolent, soupirait à leurs pieds.

— Alors, dit la mère en posant sur Jean son regard encore mouillé... tu nous quittes... tu nous quittes pour toujours?...

Il courut l'embrasser et protesta :

— Je suis toujours ton enfant, ma chère maman... Tu n'as jamais pensé, n'est-ce pas, que je puisse moins t'aimer.

Elle courba son échine amaigrie par cinquante années de travail.

— Que la volonté de Dieu soit faite, dit-elle.

L'heure du départ avait sonné. Jean ramassa le sac à main qui composait tout son bagage, reçut les adieux attristés de chacun, et partit à pied vers la gare.

Jusqu'à ce qu'elle eut disparu, les femmes suivirent du regard la silhouette du beau soldat, puis, mornes, accablées, elles rentrèrent.

Le soir, Marie Dubard, affreusement triste, regagna le Bois-Maheu.

Pourquoi, tout à coup, voyait-elle se dresser tant d'écueils sur le chemin où, confiante, jusqu'à présent, la main dans la main de Jean, elle avait marché?...

Sur la cheminée de la chambre, parmi des fleurs, souriait l'aimé dans un cadre... Marie le prit entre ses mains, le contempla longuement, puis se jeta tout habillée sur son lit avec un long sanglot...

V

LE SOUVENIR DORMAIT
DANS LE FOND DE SON CŒUR...

Durant trois jours, Jean Gautier demeura très triste. La certitude d'avoir causé à ses parents, à Marie une grande douleur ne lui laissait guère de repos. Un moment, il fut sur le point d'écrire à Marcei, de s'accuser de folie, d'affirmer qu'il avait renoncé à ses rêves insensés, et qu'il s'empresserait de reprendre sa place au milieu des siens dès qu'il aurait obtenu son congé.

Pourquoi différa-t-il cette heureuse inspiration?

Peu à peu l'impression pénible s'effaça et, repris par sa chimère, il se félicita d'avoir résisté à l'impulsion de son bon cœur.

Non, tout de même, il ne se voyait pas retournant au pays Gros-Jean comme devant, redevenu paysan, fauchant, labourant, brûlé par le soleil d'août, transi par les pluies d'hiver.

Non, tout de même, il ne se sentait pas ce courage-là.

Il se vit vêtu d'habits bien coupés, allant à son bureau dans quelque vaste immeuble, bien à l'abri l'hiver, passant ses soirées au théâtre, nouant d'agréables relations.

Serviable, il s'était créé d'utiles amitiés. Un sergent de sa compagnie l'avait présenté à son père, un gros négociant en vins du quai de Bercy. On lui avait offert une place de confiance, huit cents francs par mois au début : un pont d'or.

Vint la libération.

Craignant de faiblir s'il retournait au pays avant d'être entré en possession de son poste, il partit immédiatement pour Paris en compagnie de son nouvel ami.

Le lendemain, il s'installait dans les bureaux du négociant, ivre de se sentir enfin maître de soi, de ne plus porter un habit qui lui seyait à merveille, mais lui imposait des obligations qui n'avaient pas été sans lui peser à la longue.

Il écrivit à Marcei des lettres enthousiastes où il dépeignait les avantages de sa position. Les pauvres gens, le sachant heureux, s'efforçaient de se consoler mutuellement, mais la plaie dont saignait leur cœur ne se cicatrisait point. Ils soupiraient parfois, sans se communiquer leurs pensées, en regardant le portrait de l'enfant qu'ils avaient perdu, car n'était-ce pas tout comme ?

Marie Dubard, ne recevant plus que des billets laconiques, venait aux nouvelles, s'isolait avec Adélaïde, ou montait avec elle dans la chambre de Jean. Là, assises près du lit toujours vide, elles parlaient bas comme dans l'appartement d'un mort.

Reviendra-t-il un jour ?

Marie osait à peine l'espérer. La mère hochait gravement la tête. Seule, elle se prenait à montrer le poing à la ville inconnue, à la ville tentatrice qui lui avait pris son « petit gâs ».

Le bruit se répandait dans le pays que le fils Gautier avait trouvé une situation magnifique et qu'il ferait un jour un beau mariage. Compatissantes, les vieilles femmes regardaient passer Marie, inaltérablement sereine.

Le fils d'un fermier de la Hêtraie, qui passait pour l'aimer en silence, et sans espoir, osa la regarder moins timidement. Il patienta quelques mois, puis, Jean Gautier ne revenant toujours pas, il fit demander, par le curé de la paroisse, la main de la belle délaissée.

Elle répondit simplement :

— Je suis la fiancée de Jean Gautier.

Quant elle eut opposé cette fière réponse à des demandes réitérées de celui-ci ou de celui-là, tous se gardèrent d'insister. L'un d'eux même haussa les épaules :

— Elle peut toujours attendre. Jean Gautier se soucie bien d'elle à présent !

De fait, le jeune homme n'y pensait plus guère et quand, par habitude, par politesse, il écrivait encore au Bois-Maheu, il ne savait plus trop quoi dire, répétait les mêmes phrases banales, ne promettait même plus de faire bientôt un tour au pays.

Une année se passa ainsi. Jean Gautier n'était point retourné à Marcei. Il craignait d'avoir, avec Marie Dubard, une explication qui répugnait à sa délicatesse. Il espérait que cette jeune fille comprendrait qu'ils avaient fait un impossible rêve d'enfants,

et qu'elle accepterait la seule solution possible : son mariage avec un garçon du pays, ayant les mêmes goûts, les mêmes aspirations. Néanmoins, comme il s'ennuyait de ses parents, il s'arrangea pour les voir, les jours de marché à Argentan, au Merleraut. Il fit même venir son père à Paris, l'y promena trois jours durant à l'occasion d'un « pont ». Le bonhomme rentra à la Baronnie, fier de son fils, mais désespérant de l'y voir jamais revenir. C'était pour cet homme simple le définitif écroulement. Il ne dit rien, mais, le chagrin le minant, il tomba malade. Adélaïde, le cœur serré, le regardait aller et venir sans but précis, à travers les cours.

— Avez-vous remarqué comme il change ? dit-elle un jour à Constant Dubard.

Le fermier du Bois-Maheu avait aussi sa peine, une grosse peine qu'il ne confiait à personne ; il opina de la tête :

— M'est avis.

— Que faut-il faire ?

— Demander le médecin de Mortrée.

— Pierre m'en voudra peut-être.. Il ne se plaint jamais... Il ne se sent pas malade, affirme-t-il.

— N'importe, à votre place, je passerais outre.

Le docteur vint. Pierre Gautier le reçut poliment, mais déclara que son mal ne relevait pas de la science.

Adélaïde voulait écrire à son fils, le fermier s'y opposa.

— Laisse-le donc, ce petit ; il a ses occupations. Je ne suis pas si mal que ça. A quoi bon lui donner du tourment ?

Dès lors il s'efforça de mieux cacher sa détresse, de donner le change sur son état de santé.

Marie Dubard puisait dans sa jeunesse des éléments de résistance. Il était visible pourtant qu'un mal secret lui rongeaient la poitrine. Fière, elle continuait de sourire, mais la contrainte qu'elle s'imposait ainsi n'était pas sans altérer sa santé.

Jamais elle ne se plaignait de l'abandon où la laissait son promis, et quand il lui arrivait de parler de l'absent, c'était toujours avec sympathie. Elle avait si peur, que ses parents n'en vissent à le maudire.

Jean Gautier ne se doutait guère des ravages que causait là-bas sa défection.

Honnête et travailleur, il n'avait pas déçu les espérances que fondait sur lui son

patron; matériellement, sa situation s'améliorait. La vie qu'il menait à présent continuait de lui plaire; néanmoins, par les beaux jours d'été, quand il regardait par la fenêtre ouverte un pauvre coin de ciel bleu, il songeait aux libres espaces où s'était écoulée sa jeunesse, aux fatigues de la « fauche » sans doute, mais aux douces heures de nonchalance sous le dais vert des pommiers; et l'envie lui venait, morbide, presque tyrannique, de revoir les grands près de la Baronnie, la vieille demeure, et jusqu'aux bêtes dont il avait oublié les noms.

Un jour, sur le quai, en sortant de son bureau, il croisa un jeune ouvrier dont le visage évoquait en lui un souvenir confus. L'homme l'avait dévisagé et reconnu :

— Tiens... c'est bien vous, monsieur Jean?

— Jean Gautier, oui.

— Vous ne me reconnaissez pas?

— Non.

— Pas possible... vous avez la mémoire courte... Voyons... Vous vous souvenez bien? Houssemaille!...

— Ah! par exemple!... je crois bien. Que fais-tu à Paris?

— Dame... on disait que vous y aviez réussi... Moi aussi, j'ai voulu y venir chercher fortune.

— Et tu es content?

— Pas plus que ça. Je travaille sur les quais.

— Tu dois gagner de bonnes journées.

— Pour ça oui, mais... J'ai le mal du pays. Certes, je gagne de l'argent, je le dépense... car ici la vie est chère. Je regrette d'avoir quitté la charrue. J'étais payé moins cher, mais... entre nous, n'est-ce pas? j'étais cent fois plus heureux.

— Eh bien, qui t'empêche de retourner au pays?

— Le respect humain.

— Mauvaise raison.

Il y eut un long silence. Les doléances d'Houssemaille vehaient d'éveiller brusquement des regrets inavoués au cœur de son ancien camarade. Lui aussi, parfois, regardait en arrière avec mélancolie. Il avait cru trouver le parfait bonheur dans sa nouvelle condition; il ne se sentait pas complètement heureux. Il lui manquait il ne savait quoi, de subtil, d'impondérable, qui l'empêchait de jouir pleinement des satisfactions de l'heure.

— Et vous, reprit Houssemaille, vous êtes content?

— Dame... autant qu'on peut l'être. Puis, baissant la voix!

— Il y a longtemps que tu as quitté le pays?

— Deux mois environ.

— Mes parents allaient bien?

— Oui.

— Et... et Marie?

Ici, la voix de Jean Gautier s'altéra:

— Marie Dubard?... Une bien brave personne, fit Houssemaille... elle vous aimait bien...

— Elle est mariée à présent? questionna Jean tout pâle!

— Que non... Ce ne sont pourtant pas les partis qui lui ont manqué.

— Ah!

— Dame... une si belle fille! Le fils Balloire l'a demandée; Simonin en aurait bien voulu pour son fils... et d'autres, et d'autres encore... Elle les a tous refusés.

— Pourquoi?

— Bah!... allez donc lui demander.

— Ta pensée?

— Eh bien... je crois qu'elle n'a pas perdu tout espoir.

— Ah!...

Cette révélation avait troublé profondément l'ancien sergent-major. Il avait hâte de se retrouver seul pour méditer sur ce qu'il venait d'entendre.

— Allons... au revoir, Houssemaille... et bonne chance! Tiens... un conseil encore... retourne au pays.

— Mais... et vous?

Jean Gautier eut un geste fatal:

— Oh! moi... il est trop tard.

Et, sombre, il se perdit dans le soir.

VI

UN ÉCHO DU PASSÉ

Pensif, remué jusqu'au plus intime de son être, Jean Gautier, pour la troisième fois, relisait la lettre touchante qu'il venait de recevoir.

« Mon ami,

« Voici dix-huit mois que tu as quitté l'armée, et davantage encore que tu n'es venu au pays.

Au début, tu m'écrivais de gentilles lettres. J'étais heureuse. J'espérais. Peu à peu, tes lettres se sont espacées et leur tendresse s'est amoindrie ; tu ne m'as plus écrit que des phrases banales, comme on en trouve à l'endroit d'une étrangère. Je ne te reproche rien, mon cher Jean. Si peu affectueuses que fussent ces lettres, elles étaient pour moi comme un rayon de soleil, et je m'en fusse contentée aussi longtemps qu'il t'aurait plu de me continuer leur envoi.

« Pourquoi as-tu brisé ce dernier lien ?

« J'ai compris à ton silence que tu ne m'aimais plus. Si grande que soit ma douleur, je l'accepte ; elle me vient de toi ; mais pourquoi condamner à l'abandon de chers êtres dont tu étais toute la vie ? Pourquoi ne viens-tu pas t'asseoir parfois à leur foyer ?

« Peut-être craignais-tu de me retrouver à leurs côtés, d'essuyer mes reproches, de voir couler mes larmes ?

« C'est bien cela, n'est-ce pas ?

« Eh bien, rassure-toi. Je saurai m'effacer, si tu viens. Je m'arrangerai pour ne point me trouver sur ton chemin. C'est facile... Ou mieux, j'irai passer chez mon parrain, à Gacé, le temps que tu consacreras à tes parents mais, je t'en prie, je t'en supplie, ne les laisse pas plus longtemps, ces pauvres gens, pleurer sur toi.

« Quant aux miens, ne crains rien. Ils t'aiment toujours. Ils ne laisseront rien paraître de leur peine ; tu pourras, comme autrefois, embrasser maman et serrer les mains de papa sans arrière-pensée.

« Je t'envoie les battements d'un cœur fidèle toujours rempli de toi.

« Puissent les vœux ardents que je fais pour ton bonheur être à jamais exaucés.

« Ta petite amie.

« MARIE DUBARD. »

Une larme monta du cœur aux yeux de Jean Gautier.

Cette lettre, pleine de dignité, l'avait plongé dans un trouble profond. Il retrouvait là l'exquise sensibilité, l'infinie délicatesse de cet être charmant dont il avait fauché le rêve, et qui, pourtant, ne trouvait pour le coupable que des mots de pardon et d'amour. Le remords commençait à sourdre en cette âme. L'image de Marie Dubard qui, peu à peu, disparaissait de son souvenir,

venait de ressusciter en Jean Gautier avec une étonnante précision. Et c'était toute sa jeunesse, en cet instant pathétique, qui lui livrait un assaut désespéré. Il se rappela leur dernière entrevue à la Baronnie ; leur conversation sur le bord de l'étang ; et les promesses de Marie.

« Je t'aime. Je t'aime... et si longtemps que durera ma vie, je t'attendrai... Je te suivrai partout... partout où tu voudras... riche ou pauvre... »

Pauvre petite !... Elle, au moins, n'avait pas failli !

Songeur, le jeune homme s'en alla par les rues grises du faubourg...

* *

Ce soir-là, Jean Gautier rentra de bonne heure dans sa chambre. Il ne se sentait aucun entrain pour le plaisir où l'avaient convié quelques jeunes hommes de son âge. Il s'assit devant sa table et médita sur la lettre reçue le matin même.

Il était triste, très triste, et, néanmoins, éprouvait une sensation de soulagement. Marie Dubard avait compris ; elle acceptait le fait accompli ; rien ne s'opposait plus à ce qu'il retournât au village, où il avait craint, un moment, de trouver des visages sévères, des témoins accusateurs. Tout s'arrangeait. Il bénissait Marie Dubard.

Tout d'abord, il se demanda s'il ne valait pas mieux laisser sans réponse cette missive, laquelle semblait, d'ailleurs, n'en pas comporter ; puis, craignant de laisser supposer qu'elle ne l'avait point ému, il s'attacha à trouver la formule d'une réplique aussi amicale que possible, dont la teneur, très peu compromettante, ne l'engageait en rien.

Quand il eut jeté l'enveloppe dans la boîte d'un bureau de poste voisin, Jean se sentit presque rasséréné.

Maintenant qu'il entrevoyait la possibilité de retourner à Marcei, il lui tardait de partir, de revoir sa mère, dont il avait beaucoup souffert de se tenir éloigné ; son père auquel l'attachait une affection étroite, confiante ; la vieille demeure enfin. Il se réjouissait de la discrétion de Marie Dubard ; il n'était pas aussi — étonnant problème ! — sans la regretter un peu. Il l'avait aimée... Peut-être, sans s'en douter, l'aimait-il encore

dans les profondeurs mystérieuses de son être. Elle avait eu ses premières pensées, les premiers battements de son cœur... son premier serment. Elle était le rayonnant poème de ses vingt ans éperdus !

Il profita des fêtes de l'Assomption pour solliciter un congé de trois jours, et annonça, par dépêche, à Marcei, son arrivée imminente.

Cette nouvelle inattendue causa une émotion énorme à la Baronnie. Adélaïde, dans l'excès de sa joie, faillit se trouver mal.

Pierre Gautier, redressé, en oublia ses douleurs.

— Il revient ! il revient !

Le bruit se répandit dans le village et suscita une vive émotion.

Marie Dubard, informée trop tard pour partir — ainsi qu'elle en avait manifesté l'intention — déclara qu'elle était heureuse, bien heureuse...

Jean Gautier arriva un soir dans une voiture louée à l'hôtel de la gare...

Depuis une heure, Adélaïde l'attendait près de la barrière. Jean sauta à terre. Ils s'embrassèrent longuement en pleurant.

— Toi ! toi ! mon p'tit gâs !

La vieille paysanne n'en croyait pas ses yeux. Elle ne pouvait détacher ses regards de ce fils auquel, en dépit de cet abandon — et peut-être même à cause de lui — elle avait voué un immense amour.

Puis ce fut Pierre qui vint, appuyé sur une canne, le front rayonnant d'une joie pure.

Ils entrèrent dans la salle où, sur le devant de la cheminée, rôtissait un poulet, tandis qu'un pot-au-feu mijotait dans la cendre. Marie avait sorti une nappe éclatante de blancheur, comme aux grands jours de réception, quand un étranger de marque daignait s'asseoir à la table commune.

— Enfin toi ! toi ! est-ce possible ? disait Adélaïde comme en extase.

— Mais oui...

— Pour longtemps ?

— Trois jours pleins.

— Seulement ?

— Hélas ! J'ai mes occupations... une responsabilité.

— Mais... maintenant que tu as retrouvé le chemin de la maison, tu reviendras plus souvent, n'est-ce pas ?

— Oui, aussi souvent que je le pourrai.

Le lendemain, sur les conseils de son père, accompagné de ce dernier, Jean Gautier se rendit au Bois-Maheu. Marie étendait du linge sur les haies. A l'aspect de son ami d'enfance, elle chancela, puis, maîtrisant sa légitime émotion, elle vint à sa rencontre. Ils se serrèrent la main un peu cérémonieusement, puis ils pénétrèrent dans la maison. Catherine faillit laisser choir la terrine qu'elle tenait à la main.

— Jean ! notre Jean. Ah ! c'est gentil à toi d'être venu nous voir.

Elle offrit des sièges. On alla chercher Constant dans son herbage du marais des Noës, et l'on causa.

Jean se tenait sur la réserve, osant à peine lever les yeux sur Marie, dont le visage, aux traits fins et réguliers, ne révélait rien de son émotion intérieure. Un moment, pourtant, leurs regards se croisèrent. Il pâlit. Elle esquissa un sourire. L'entrée de Constant Dubard mit un terme à leur trouble. Le paysan se montra cordial, comme si rien ne s'était passé depuis qu'ils s'étaient vus pour la dernière fois. Il offrit même un verre de vin, mais Jean déclara qu'il ne prenait plus rien entre les repas. Il se leva, prit congé après quelques banales réflexions sur le temps, les récoltes, et sortit dans la cour où grouillait tout un monde, piaillant et grognant.

Les Dubard reconduisirent les visiteurs jusqu'à la route, puis ils rentrèrent sans échanger une parole.

Marie reprit sa tâche en pleurant.

* * *

Les trois jours s'écoulèrent comme un rêve.

Pas une seule fois, Pierre Gautier n'avait fait allusion aux promesses jadis échangées entre son fils et Marie Dubard. Il ne s'était pas plaint, n'avait rien tenté pour retenir cet enfant qui, de nouveau, allait partir. Adélaïde avait observé la même réserve. Elle avait peur de contrarier son fils... peur, qu'ennuyé de leurs récriminations, il ne revint pas.

Cependant avec une secrète angoisse, elle regardait couler les heures au cadran de la vieille horloge.

— Dans deux heures, il sera loin de nous...

Encore une heure et nous ne le verrons plus.

Au dehors, le soleil resplendissait encore, le ciel était si pur, si calme, que pas un souffle d'air ne faisait trembler les feuilles des grands arbres. Jean avait décidé que, pour jouir encore un peu de la splendeur du décor, il regagnerait à pied la gare d'Alménèches.

Il partit donc, vers cinq heures, le cœur amolli par les larmes, qu'à l'instant de la séparation avait versées sa mère. Les narines dilatées, il respirait à pleins poumons l'odeur de son village. Il regrettait de n'avoir pu consacrer quelques jours de plus au pays, à ses parents, à sa mère surtout dont la douleur muette lui tordait les entrailles.

Regrets superflus. N'était-il pas pris dans l'engrenage? On l'attendait là-bas. Pouvait-il se soustraire à présent au devoir qu'il s'était tracé?

Allons! allons! se laisserait-il impressionner par une émotion, naturelle certes, mais indigne d'un homme fort? La fortune a-t-elle jamais souri aux hésitants, aux faibles, à ceux qui se laissent aller au caprice de leurs nerfs?

Jean Gautier releva la tête et reprit sa marche un instant interrompue.

Le soleil baissait à l'horizon; une grande paix descendait sur la campagne. Un taureau solitaire meuglait désespérément dans un herbage. L'âme de la terre toute entière frémissait.

Jean Gautier se retourna, une fois encore, pour revoir le pays natal.

L'église émergeait des marronniers séculaires, mais, déjà, la Baronnie avait disparu.

Tristement, le voyageur s'assit sur le fossé, au bord de la route, et prêta l'oreille aux voix mystérieuses qui montaient vers lui...

Jamais la nature ne lui avait paru plus éblouissante, plus auguste; jamais il n'en avait mieux senti la beauté sereine.

Il soupira.

Soudain, au fond de la plaine, un chant monotone s'éleva:

*Mais toujours je reviendrai
Au village, au village,
Mais toujours je reviendrai
Au village, au cœur de mai!*

Un sanglot s'échappa de la poitrine du jeune homme. Il se laissa glisser sur le fossé et demeura longtemps immobile, le front dans la poussière.

La vieille terre l'appelait irrésistiblement; l'âme des ancêtres planait autour de lui. L'angelus, lui-même, semblait lui reprocher son parjure.

Alors, Jean Gautier se releva. Un instant, il se tourna vers Alménèches... Un train sifflait au loin... Combien d'espairs, de détresses, d'orgueils, de défaillances et d'abandons emmenait-il encore vers l'enfer des hommes?

*Mais toujours je reviendrai
Au village, au cœur de mai!*

...Le chant des moissonneurs n'était plus qu'un frémissement sur la campagne, où s'étendaient déjà les ombres du soir.

Le fils de la terre reprit le chemin de la maison paternelle.

* * *

L'huis s'était refermé sur l'immense douleur des vieux, accablés; des vieux que consolait, pieusement, une jeune fille attentive.

Jean Gautier poussa la porte, tendit les bras, puis, se jetant à genoux aux pieds de ses parents, muets d'étonnement:

— Pardon! j'étais fou... Je vous reviens... je vous reviens à jamais.

Puis, prenant la main de Marie Dubard:

— Et toi... ô toi! petite amie si douce que je fis tant souffrir... consentiras-tu un jour à me pardonner?

— Te pardonner? reprit Marie. Pourquoi cette question? Je t'aime! Ne t'avais-je pas dit qu'aussi longtemps que durerait ma vie, je t'attendrais?

Et dans une étreinte souverainement chaste, sous les regards attendris des vieux, qui pleuraient maintenant des larmes de joie, ils unirent leurs destins et leurs âmes.

Au faite d'un tilleul en fleurs, le rossignol se prit à chanter.

FIN